

JOURNAL
DES
DEMOISELLES

—
VINGT-SEPTIÈME ANNÉE
—

PARIS
AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1
ET RUE RICHELIEU, 103
—

1859

Ayuntamiento de Madrid

REVUE DE LA VILLE DE MADRID

AUTOMNE.



JOURNAL DES DEMOISELLES.

PRINTEMPS.



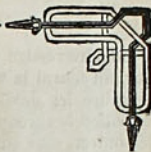
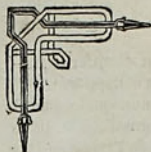
ÉTÉ



HIVER



Journal des Demoiselles
Paris
1868



JOURNAL DES DEMOISELLES

SCIENCES NATURELLES

BOTANIQUE

Utilité des mousses. — Apparitions spontanées et alternances. — Les Lichens.

Troisième article (1).

Oui, ma chère Henriette, il y a bien longtemps que je ne t'ai écrit; le temps passe ici avec une rapidité à laquelle je ne comprends rien; car, enfin, j'esuis levée dès six heures du matin, nous ne recevons aucune visite, nous n'en faisons pas, et les heures s'enfuient sans que j'aie un seul moment de vide ou d'ennui. Plusieurs fois j'ai pris la plume pour t'écrire, et plusieurs fois je l'ai rejetée par l'effet de l'embaras que j'éprouve de te rendre *au naturel* les récits du docteur, au sujet de l'utilité des mousses. Il a une manière à lui de dire les choses les plus ordinaires, et ces choses-là, il les assaisonne de quelques expressions tellement... comment dirai-je? tellement... *maritimes*, que les retrancher fait perdre beaucoup à ses récits; et pourtant je ne puis, en conscience, les reproduire. Je vais essayer de te *narrer* de mon mieux la conversation qui eut lieu, un soir que nous étions tous réunis sous le berceau, autour de la table de bois qui nous sert souvent de table à manger. Mon oncle empaillait un joli chardonneret qui, le matin, gazouillait dans le feuillage, et qu'avec sa sarbacane il avait impitoyablement abattu; tante Agarite, son tricot à la main, tantôt allait et venait, au grand regret du docteur, qui aurait voulu la voir toujours devant lui, tantôt s'asseyait pour écouter, lorsque l'entretien lui paraissait digne d'attention; Camille et moi nous brodions. Quant à M. Deshayes, il ne peut jamais rien

faire de ses dix doigts, si ce n'est de déchiqueter des feuilles d'arbre, car il gesticule sans cesse.

Déjà, au diner, il avait été question de ce qui est, après tante Agarite, la passion dominante du docteur: de l'utilité des mousses. A peine fûmes-nous assis que la discussion recommença.

« Oui, dit M. Deshayes en frappant du poing sur la table, je soutiens et soutiendrai jusqu'à mon dernier soupir que les mousses ont dû exister et ont existé avant les fougères... »

— Et moi, répondit mon oncle, sans cesser de travailler, je leur accorderai seulement l'honneur d'être nées à la même époque. Vous oubliez sans cesse, docteur, que les bassins houillers nous ont conservé la flore de cette époque.

— Je ne l'oublie pas du tout! Il faudrait être de la dernière ignorance pour ne pas connaître les empreintes *des fougères arborescentes gigantesques*, et leurs débris que renferment les bassins de houille. Mais, pour la centième fois, monsieur de Breuil, je vous ferai observer que les fougères n'ont pu naître qu'à la condition de trouver un peu d'*humus* ou *terre végétale*. Il leur en faut bien peu sans aucun doute, mais enfin, il leur en faut; et les mousses, depuis que le monde est monde, sont en possession de produire l'humus nécessaire à tous les végétaux qui couvrent la surface du globe. Retrouver les empreintes des feuilles ou les fibres solides des fougères gigantesques antédiluviennes, dont l'espèce est aujourd'hui perdue, n'a rien d'étonnant: mais comment retrouver

(1) Voyez pages 225 et 257, année 1858.

le moindre vestige fossile des plantes délicates qui leur ont fourni la terre nourricière ? En peut-on reconnaître les débris dans les tourbières qui sont de formation beaucoup plus récente ? Laissez-moi donc démontrer, sans autre contestation, à ces jeunes filles, que les mousses ont formé la végétation première de tout le globe. Nous en avons la preuve encore aujourd'hui. »

Ici, le docteur fit une pause. J'en profiterai pour te dire, chère Henriette, que je dois à Camille de pouvoir te donner les noms latins des mousses citées par le docteur. Les reproduire de mémoire m'eût été tout à fait impossible ; j'ai là sous les yeux les cahiers de ma bonne petite cousine, et, plus d'une fois, je ne ferai que copier.

« La géologie démontre, reprit le docteur, que le globe ne fut d'abord qu'une masse fluide et incandescente, c'est-à-dire tout en feu. La Genèse nous apprend et la géologie démontre, qu'au troisième jour, le globe, déjà refroidi, se couvrit d'eau, et que, de ce moment, la terre produisit des végétaux. Ces végétaux primitifs ne pouvaient être évidemment que des mousses... Laissez-moi dire, monsieur de Breuil, je vous prie ! Examinons, s'il vous plaît, comment les mousses se comportent encore de nos jours. Vous voyez le genre *sphagnum* s'emparer des lieux fangeux ; sur les terrains dénudés, arides, argileux, humides, et en même temps un peu inclinés, vous trouverez le genre *phascum* ; sur les rochers les plus stériles, les *andrea*, les *gymmia* ; sur les sols sablonneux et humides, les *hypnum* ; sur les pentes sableuses exposées au midi, les *dyphascium*, les *buxbaumia* ; dans les marécages tranquilles, demeurant toujours au même niveau, et dont le fonds est bitumeux, les *cinclidium* ; sur les points élevés et secs d'une région ondulante, les *dieranum* ; dans les environs des roches ombrées, couvertes de terre végétale, les *eucalypta* ; dans les eaux claires d'une jolie fontaine, d'un ruisseau gazouillant, et dans les grottes humides et profondes, les *fontinalis*, les *bartramia*, etc., etc. Vous voyez donc, continua le docteur d'un air triomphant, que les mousses qui poussent partout de nos jours, même sur les sols les plus ingrats, ont dû être les végétaux primitifs de ce globe, presque partout couvert d'eau, et ne montrant, çà et là, que des ondulations rocheuses et tout à fait nues. Ici, elles ont comblé les lacs, ailleurs elles ont tari les étangs d'eau salée ; ailleurs encore, sur ces roches désolées, elles ont laissé leurs débris, et les fougères arborescentes, et les plantes gigantesques, dont les terrains houillers renferment de si précieux débris, se sont développées avec une puissance de végétation d'autant plus grande, que la chaleur qui régnait alors, et qui était la même pendant toute l'année, donnait plus d'activité à la sève. Ces végétaux, semés avec abondance par une main puissante, étouffaient les mousses, les annihilèrent, pour ainsi dire, et ces plantes auraient disparu, si Dieu, dans sa sagesse, pouvait détruire ce qu'il a jugé être utile ! Or, les mousses sont utiles, de la plus grande utilité, je vais vous le prouver. »

M. Deshayes fit une seconde pause.

« Vous préchez bien, docteur, dit tante Agarite en riant, aussi voilà mon frère réduit au silence. »

A ces paroles flatteuses, le docteur regarda tante Agarite si tendrement, que je fus obligée de me cou-

vrir la bouche de mon mouchoir pour étouffer le malencontreux éclat de rire qui allait m'échapper.

« Ce que dit le docteur, répondit mon oncle, paraît fondé en raison ; mais nous autres, gens d'étude, nous n'acceptons pas comme vérité prouvée l'hypothèse la plus vraisemblable du monde. En attendant que les mousses aient obtenu le titre de végétaux primitifs, je reconnaitrai avec plaisir qu'elles sont très-utiles dans l'économie générale de la croûte terrestre ; non-seulement on leur doit l'*humus*, mais elles concourent puissamment à verser dans l'atmosphère, sous l'influence de la lumière, le gaz oxygène, indispensable à la respiration et à la vie des êtres organisés.

— J'ajouterai, reprit le docteur, que nous devons au genre *sphagnum*, destiné de toute éternité aux lieux marécageux, ces masses de tourbe qui fournissent un excellent combustible dans beaucoup de pays, et surtout dans les contrées septentrionales. Mais je reviens à l'utilité dont furent, sont et seront les mousses à tous les âges du monde. Il est évident pour moi, que du jour où les grands végétaux, tels que les arbres, remplacèrent les fougères, il y eut des mousses pour donner à leur tronc un manteau contre les rigueurs de l'hiver, car le globe allait toujours se refroidissant. Ces mousses, ce sont les *leskea*, les *orthotrichum*. Dans les pays septentrionaux, ce manteau est des plus épais, et je me souviens, à ce sujet, du service que rendit jadis à toute une caravane, l'amour que dès lors je professais pour les mousses.

« Par une nuit de brouillard, telle qu'on n'en voit guère qu'aux États-Unis, nous errions à l'aventure dans une forêt sans fin. Notre boussole s'était trouvée cassée je ne sais comment ; pas une étoile au ciel, cela va sans dire, aucun moyen de nous orienter. Les torches que nous portions éclairaient à peine à quelques pas devant nous. Je me mis à tâter avec soin et à regarder de près les troncs des grands arbres, et bientôt je m'écriai : Le nord est de ce côté ! On nia d'abord, puis on se moqua de moi ; personne ne voulait croire à la justesse de mes observations ; enfin, on se décida à marcher dans le sens opposé à la place occupée par les mousses sur les troncs des arbres, c'est-à-dire vers le sud, et nous retrouvâmes notre chemin. — Ici, le docteur se frotta les mains. — Je ne m'aviserai pas de vouloir préciser l'époque où apparurent les *funaria* ; ces jolies mousses apparaissent encore aujourd'hui soudainement, soit sur les ruines, soit sur les lieux, habités ou non, dévastés par un incendie. Pour n'en citer qu'un exemple, je rappellerai ce que M. de Breuil sait aussi bien que moi, qu'après le grand incendie de Londres, en 1666, la surface entière de la ville dévastée se couvrit avec une telle profusion d'une espèce de crucifère, le *sisymbrium*, que l'on calcula que tout le reste de l'Europe ne pouvait en contenir autant de pieds.

— Docteur, demandai-je, d'où venaient donc ces crucifères, et pourquoi les appelez-vous d'un autre nom que celui de *funaria* ?

— Ma belle demoiselle, répartit monsieur Deshayes, je répondrai à la première question que j'aurais encore à vous dire d'autres choses fort curieuses sur ces *apparitions spontanées de végétaux* jusqu'alors inconnus dans la contrée ; et, à la seconde question, je répondrai que j'ai cité seulement le nom de quelques-uns des genres établis dans la muscologie, et que chaque genre renferme plusieurs familles, dont les

individus ou espèces portent chacune un nom différent.

« Sans les mousses, les lacs, les étangs desséchés, ne présenteraient à l'œil qu'une croûte noirâtre sillonnée de fentes plus ou moins profondes. Mais le *phaseum axillare* recouvre instantanément ces tristes surfaces d'un petit gazon serré, provenant d'une mousse imperceptible; les tiges en sont tellement multipliées, que, dans un ponce carré, on peut reconnaître et compter cinq mille individus, dont chacun porte des fruits, lesquels ont à peine un dixième de ligne, et renferment des milliers de graines. »

Je l'avouerai, mon Henriette, que si je n'avais pas vu au microscope toutes les merveilles qui m'ont été montrées par mon oncle et par le docteur, je n'aurais jamais pu croire à une telle division de la matière.

« J'espère, reprit le docteur, que personne n'osera nier maintenant l'utilité générale des mousses. D'abord, elles vivifient l'air en exhalant le gaz oxygène nécessaire à la vie des autres végétaux et de tous les animaux; ensuite elles dessèchent les marais, qu'elles engraisent de leur *détritus*, et qui se transforment ainsi en terrains excellents pour l'agriculture; ailleurs, les mousses aquatiques font disparaître les étangs, et, par l'accumulation de leurs *détritus*, donnent un excellent combustible, la tourbe; enfin elles enveloppent comme d'un manteau le tronc des arbres, dont la plupart, sans leur secours, ne sauraient supporter la froidure de l'hiver, et pendant la mauvaise saison, elles charment nos yeux, par les tapis de velours vert dont elles diaprent la terre noire, ou blanchie par les frimas. Mais ce n'est pas encore tout! continua le docteur en s'animant. Combien, dans les pays froids, l'homme ne leur doit-il pas? En Suède et en Norvège on se sert de l'*hyppnum parietinum*, pour calfeutrer les fentes des parois des chaumières. On fait des balais avec le *polytrichum* commun, et des matelas avec le *spagnum palustre*, en mélangeant celui-ci de poils de rennes. La première de ces mousses est même un objet de commerce avec la Belgique, d'où nous la tirons pour en faire des brosses très-employées par les apprêteurs d'étoffes. Enfin l'*hyppnum triquetrum* sert à l'ornement de nos desserts; sa grande élasticité le rend très-utile pour l'emballage des vases de porcelaine. J'ai vu à Dresde cette espèce de mousse formant des guirlandes vertes qui encadraient fort agréablement, par dehors, les vitres des fenêtres: ces espèces de bourrelets ont beaucoup d'élégance, et garantissent contre la bise du nord. Il ne faut pas croire que ces forêts, que ces gazons en miniature soient déserts! J'ai montré à mademoiselle Aline les capsules, les séminales, les feuilles de forme variée, et le *pseudo-cotyledon* des mousses; quand elle le voudra, je lui ferai admirer les habitants terrestres ou aquatiques de ces mignonnes forêts et de ces jolies prairies qui servent de pâturage à plusieurs espèces d'animalcules.

— Qu'elle est immense, l'œuvre de Dieu! » m'écriai-je, stupéfaite de ce que j'entendais.

En ce moment l'étoile du soir apparaissait au couchant... Tous les regards étaient tournés de ce côté...

Il y eut un assez long silence.

« Je ne sais pourquoi, reprit le docteur, les muscologues modernes, ne veulent pas que le *lycopode* appartienne aux mousses. On en a fait une famille différente, à laquelle on a donné son nom. Comme les

véritables mousses, il aime les terrains humides et ombragés, les pays de montagne, et surtout les Alpes. Jadis les druides cueillaient, avec un grand mystère, l'espèce appelée *selago*. Aussitôt après l'avoir détaché de sa tige, ils l'enveloppaient dans un morceau de toile neuve. Le *selago* était très-recherché des gens crédules, comme talisman contre les malélices. Aujourd'hui le *selago* est oublié, négligé, et le *lycopode* à massue est seul recherché; c'est lui qui donne en si grande quantité le pollen employé à divers usages, comme vous le savez déjà, mesdemoiselles.

— Et les germinations spontanées, docteur?

— Je n'ai point dit *germinations*, ma belle demoiselle; j'ai dit *apparition* ou *alternance*, si je ne me trompe. Il y a bien *germination*, en effet, mais elle ne nous *apparaît* que lorsque le système aérien est sorti de terre, et tout autre que nous ne nous y étions attendu.

— Docteur, j'ai pensé à une chose, dis-je encore; les séminules des mousses que vous m'avez montrées, sont à peine visibles à l'œil nu; d'après ce que vous nous avez dit des *funaria*, dont une espèce forme un gazon si fin et si serré, que dans un ponce carré on peut y compter cinq mille individus, ces séminules doivent être plus invisibles encore?

— Sans nul doute, ma belle demoiselle; et qu'en concluez-vous?

— J'en conclus, docteur, que ces semences voltigent dans l'air sans que nous en ayons la conscience, et que, lorsqu'elles tombent sur un terrain qui leur est favorable, elles germent et le couvrent de verdure.

— Courage, ma nièce! dit mon oncle en riant; tu commences à réfléchir sur ce que tu entends, et j'espère te voir un jour au nombre de ces personnes qui apportent aux sciences le concours d'observations faites avec soin. Grâce à la puissance des verres grossissants qu'on obtient aujourd'hui, il a été possible de reconnaître qu'à l'air qui nous entoure, et qui paraît être tout à fait pur, sont mêlés de petits corps dans lesquels on a cru reconnaître des sporules ou séminules. Mais, si quelques faits semblent venir à l'appui de ta théorie, d'autres faits la renversent de fond en comble, ainsi que le docteur va te le prouver.

— En effet, reprit le docteur, je me suis beaucoup occupé de ce singulier phénomène; et je vais raconter à ces demoiselles un fait d'*apparition spontanée* réellement curieux.

« Dans l'année 1746, des pâtres, préparant un feu au milieu de la forêt de Châteauneuf (département de la Haute-Vienne), déterminèrent, sans le vouloir et sans pouvoir l'arrêter, un incendie qui détruisit, en peu d'heures, dix hectares environ d'une superbe futaie de hêtres. Le propriétaire en exploita les débris et résolut d'abandonner à la nature toute cette partie (qu'on nomme toujours *bois brûlé*), sachant bien que l'essence dont elle était couverte donne très-rarement du recru ou *repousse* de couche. Bientôt le sol, quoique tout chargé de charbons, que l'on retrouve encore pour peu que l'on fouille avec une pioche, offrit un tapis de mousses dominé par des tiges de *seneçons*, d'*airelles*, de *bruyères*, de *houx*, de *viornes* et de *bourdaines*, à travers lesquelles s'élevèrent, quelques années plus tard, une infinité de petits chênes dont plusieurs attestent, depuis longtemps, le luxe d'une puissante végétation. Remarquez bien, mademoiselle

Aline, que, jusqu'alors, aucun arbre de ce genre n'avait été vu dans la forêt de Châteauneuf, et, ce qui n'est pas moins étonnant, c'est que nulle espèce de chênes n'existait dans les environs à plusieurs myriamètres à la ronde.

— Eh bien ! Aline, me demanda mon oncle, que devient ta théorie des semences voltigeant en l'air, germant et donnant toutes sortes de végétaux, y compris même des chênes, lorsque ces semences viennent à tomber sur un terrain propre à leur germination ?

— Mon oncle, répondis-je avec un peu de confusion, j'avais fait une supposition, mais non pas une théorie.

— Voulez-vous, maintenant, un fait d'*alternance* spontanée ? reprit le docteur. La grande forêt de Chambiers, près Durtal, département de Maine-et-Loire, présente jusqu'en 1800 des chênes magnifiques, dignes rivaux de ceux qui peuplent la superbe forêt de Bauge, non loin de là. Vingt-trois ans plus tard, il me fut impossible d'en retrouver un seul individu, et depuis, l'on a vainement tenté d'en semer et d'en planter sur ce terrain. Le temps était venu où l'arbre vénéré de nos aïeux, les Gaulois et les Celtes, devait être naturellement remplacé par les bruyères et les ajoncs, les genêts et les ronces, par quelques corniers, des aliziers, des poiriers sauvages et des houx aux nombreux rameaux chargés de feuilles ondulées et piquantes. Le hêtre n'a pas mieux réussi en ce lieu que le chêne ; mais le génévrier s'est montré moins rebelle, et, d'après cette indication, on a eu recours aux arbres verts ; ils y prospèrent merveilleusement aujourd'hui. Dans deux ou trois siècles, le châtaignier et le bouleau remplaceront les arbres verts, ou bien le chêne renaîtra plus nombreux et tout brillant de jeunesse.

— Tout cela n'est-il pas bien singulier ? dit Camille en me regardant.

— Bien singulier, et bien extraordinaire ! répondis-je.

— Ce sont là des faits *accomplis*, les annales des eaux et forêts en contiennent une foule de même genre, poursuivit le docteur ; la Suisse va nous présenter, dans la forêt de Sauvabelin, au canton de Vaud, l'*annonce* de l'*alternance* qui s'opérera tôt ou tard, et remplacera inévitablement les chênes par les hêtres. L'essence dominante depuis trois siècles dans cette forêt est en chênes ; mais aujourd'hui ces arbres ont atteint l'âge du retour ; ils se couronnent ; la foudre les a tant de fois sillonnés dans tous les sens, qu'ils donnent, sur tous les points, des signes non équivoques d'une extrême caducité ; les glands eux-mêmes, qui de temps à autre, tombent au pied de leurs troncs d'une grosseur remarquable, sont tellement dépouillés de tout principe vital, qu'ils jonchent inutilement le sol, et que le sanglier fouille auprès sans être tenté d'en enlever quelques-uns. Les hêtres, au contraire, se montrent partout en heureux vainqueurs ; les uns naissent, les autres sont déjà parvenus à un haut degré de force, et cela dans les parties de la forêt où, depuis trois cents ans, on n'avait vu aucune pousse de cette espèce, et où, depuis la nouvelle période du phénomène, aucun hêtre n'avait atteint l'âge de la reproduction.

— Ainsi passent les gloires de ce monde ! dit mon oncle. Au chêne, ce roi des végétaux d'Europe, succèdent des végétaux plus humbles, et ceux-ci font per-

dre jusqu'au souvenir des arbres, qui régnèrent pendant des siècles. Haute leçon, bien utile, pour nous rappeler que rien ici-bas n'est durable !

— Dans les forêts du nouveau monde, demanda tante Agarite qui, depuis que la nuit était venue, restait paisiblement assise près de nous, ces mêmes phénomènes ont-ils lieu ?

— Oui, mademoiselle Agarite, répondit le docteur ; les lois qui régissent l'univers sont les mêmes pour tous les êtres organisés, comme pour les êtres inorganiques, tels que les minéraux.

— Je voudrais bien, reprit tante Agarite, que des *alternances* de plantes légumineuses ou *apparitions* spontanées de même genre, eussent lieu dans mon potager, sans que le jardinier eût à s'en mêler !

— Oh ! la bonne idée ! s'écria Camille en riant.

— Vous n'avez qu'à laisser faire, ma sœur, dit mon oncle, et vos plantes potagères seront bientôt remplacées par une multitude de végétaux de genres fort variés.

— Végétaux dont je ne me soucie nullement, répondit tante Agarite ; il en pousse bien assez malgré le sarclage, sans qu'on leur laisse le champ libre.

— Docteur, demandai-je, ce sont aussi des mousses, n'est-ce pas, qui couvrent l'écorce des troncs et des grosses branches des arbres fruitiers surtout, de larges plaques blanches et jaunes, et même brunes quelquefois ?

— Des mousses, cela ! répondit le docteur avec le ton d'un profond dédain ; ce sont des lichens.

— Ah ! ma nièce ! quelle question as-tu faite là ! s'écria mon oncle. Le docteur déteste autant les lichens qu'il aime les mousses.

— Je ne déteste pas les lichens, répondit le docteur du même ton, mais j'en fais peu de cas.

— Pourtant, docteur, un grand nombre d'espèces croît sur les rochers arides, sur les murs, sur les pierres nues, et leurs débris y laissent une légère couche de terre végétale.

— Et ils y laissent aussi, monsieur de Breuil, vous le savez bien, les empreintes ineffaçables de leur vie éphémère. Ces misérables végétaux qui n'ont ni racines ni formes, creusent la pierre, le marbre le plus dur, le fer même ; ce sont les lichens qui gâtent les statues de marbre dans nos jardins.

— Mais en revanche, docteur, continua mon oncle, ceux qui naissent sur les branches et les troncs des arbres, servent, comme la mousse, à les préserver des rigueurs de l'hiver. On a eu la preuve de l'utilité de ces *misérables végétaux*, car les arbres qu'on en a dépouillés en ont souffert. Quant à n'avoir pas de formes déterminées, c'est là un reproche injuste. Les lichens sont *polymorphes*, c'est-à-dire qu'ils offrent des figures ou formes très-variées. Le réceptacle qui renferme leurs graines, leurs fruits, se détache souvent en rouge pourpre, en couleur orangée, en jaune, sur le gris, sur le rose pâle que présente l'ensemble de ces plantules. On en trouve dont les expansions membraneuses imitent assez bien les feuilles ; de contexture coriace, mais orné quelquefois de couleurs très-vives, la *squammarée*, par exemple, présente dans l'assemblage de ses folioles, des espèces de rosettes ; et cette jolie espèce vit tantôt sur les écorces, les vieux bois, les pierres, et tantôt, dans les régions lointaines, sur les feuilles vertes de quelques arbres. La délica-

tesse des formes de ces lichens les rend fort remarquables.

— Je n'en disconviens pas, monsieur de Breuil ; mais quelque jolis que des lichens puissent être, ils ne valent pas les mousses !

— Si les mousses, continua mon oncle, exhalent pendant le jour du gaz oxygène, les lichens absorbent la surabondante humidité de l'air, et empêchent qu'elle n'exerce une influence pernicieuse sur les autres végétaux. Dans les régions septentrionales, les lichens ne végètent jamais mieux que pendant l'automne ; et alors ils affectent une couleur verte que la sécheresse leur fait bientôt perdre. Comme les mousses, ce ne sont point des parasites ; comme les mousses, les lichens doivent leur nourriture aux matières contenues dans l'air atmosphérique.

— Ah ça ! monsieur de Breuil, vous avez donc juré de vous faire l'avocat des lichens ?

— Pourquoi non, docteur ! vous vous faites bien l'avocat des mousses !

— Oh ! quelle différence ! s'écria le docteur avec impatience. Les mousses ont des caractères botaniques parfaitement tranchés, parfaitement distincts ; les mousses sont utiles partout, et en toute saison. Autrefois, on en employait quelques-unes dans les préparations pharmaceutiques, mais la mode en est passée ! Comme si la mode avait quelque chose à voir en médecine !

— Je conviens, reprit mon oncle, que toutes les espèces de lichens ne sont pas utiles, c'est-à-dire suivant les vues courtes de la pauvre humanité ; mais vous ne niez pas, docteur, que le *cladonia rangiferina*, pâturage des rennes dans la Laponie, ne soit un grand bienfait de la Providence pour ces pauvres contrées dépourvues d'arbres et de prairies !

— D'accord ! dit le docteur, avec humeur.

— Vous ne niez pas non plus, je l'espère, que le lichen d'Islande ne soit d'un usage bien important dans les maladies de poitrine ?

— J'en ai fait l'épreuve, s'écria tante Agarite ; et sans le lichen d'Islande je ne serais plus de ce monde ; aussi je vénère presque ce misérable végétal.

— Ah ! je ne savais pas, murmura le docteur d'un ton radouci ; puisque mademoiselle Agarite fait cas du lichen....

— Vous allez prendre en considération le lichen d'Islande, au moins, dit mon oncle en riant ; vous accorderez peut-être le même honneur au *cetraria islandica*, que les Islandais réduisent en une espèce de farine nourrissante ; vous accepterez encore, je l'espère, le lichen du chêne, qui fournit à la brasserie, en remplacement du houblon, le principe amer qu'on aime à trouver dans la bière ? Enfin, vous reconnaîtrez que la teinture doit beaucoup aux espèces de lichens crustacés connus sous les noms vulgaires d'*orseille d'Auvergne* ou *lichen parelle* et d'*orseille des Canaries* ou *lichen roccelle* ; le premier croît en France, sur les rochers volcaniques de l'Auvergne, l'autre sur les côtes arides de l'Océan. Tous les deux sont d'un usage journalier pour la teinture en violet. »

Le docteur restant muet, mon oncle ajouta après quelques instants de silence : « Les lichens sont, après les champignons, les végétaux les plus répandus sur toute la surface du globe.

— Les mousses le sont au moins autant ! dit le docteur, et elles ont l'avantage d'être parfaitement re-

connaissables, faciles à classer, tandis que les lichens, avec leurs expansions membraneuses, avec leurs filaments simples ou ramifiés, avec leurs grains pulvéreux qui n'ont aucune forme déterminée, échapperont, longtemps encore aux recherches des botanistes. »

En disant ces mots, le docteur s'était levé ; nous nous levâmes tous, et nous cédâmes à la prière qu'il nous fit de l'accompagner quelque temps sur la route.

Le ciel était magnifique ; la lune ne paraissait pas encore à l'horizon, mais des milliers d'étoiles parsemaient le firmament. Le docteur marchait la tête basse auprès de tante Agarite, sans dire un mot. Camille et moi, nous avions pris chacune un des bras de mon oncle, et les yeux levés vers la voûte étoilée, nous écoutions avec un vif plaisir les explications qu'il nous donnait sur la place qu'occupent les différentes constellations, et sur les heures auxquelles plusieurs paraissent et disparaissent à l'horizon.

Je t'assure chère amie, que cette contemplation, après ce que je venais d'entendre sur les *infinitement petits*, créés par la main de Dieu, comme tous ces mondes qui se mouvaient dans l'espace, éleva ma pensée si haut, que je tressaillis comme en sursaut, lorsque la voix tonnante du docteur prononça ces paroles : « Je vous promets, mademoiselle Agarite, d'étudier sérieusement et avec conscience la famille des lichénées, je l'avais négligée jusqu'à ce jour ; mais puisque le lichen d'Islande vous a guérie....

— Étudiez tout ce que vous voudrez, docteur, répondit tante Agarite, qui s'arrêta pour nous attendre ; l'étude, je le vois par mon frère, est une source inépuisable de jouissances vraies.

— Toujours, toujours la même ! Toujours ingrate !

— Hélas ! oui, toujours ! répondit tante Agarite ; prenez-en votre parti, docteur, et maintenant bonsoir, nous ne pouvons vous conduire jusqu'au château des Mousses...

Le docteur fit entendre un soupir si retentissant, que Camille et moi nous ne pûmes nous empêcher de rire. On se dit enfin bonsoir, et nous laissâmes le malheureux soupirant s'en aller tout seul, avec la cruelle certitude que rien de ce qu'il pourrait faire n'attendrait sa *tigresse*.

— Pauvre docteur ! dit mon oncle en riant ; il offre le triste *spécimen* de ces savants qui, au lieu d'étudier la création entière, s'enferment dans un cercle étroit, et ne voient rien au delà de cet horizon borné ; leur vue dès lors ne sait plus embrasser l'espace ; ils se sont faits myopes, pour ainsi dire. Une seule chose, une seule classe d'objets existe pour eux ; et de cette préoccupation unique résulte une espèce d'idiotisme. Sans doute, les moindres détails de la création sont admirables, mais de ces détails il faut sans cesse remonter à l'ensemble, et de l'ensemble à la divine source, au Créateur ! J'espère, Aline, continua mon oncle en pressant doucement mon bras passé sous le sien, que nos entretiens développeront en toi le goût de l'observation ! Tu as déjà appris, depuis que tu es ici, qu'il suffit de regarder autour de soi pour trouver de quoi occuper son esprit, et remplir délicieusement ses loisirs ; l'exemple du docteur servira à te préserver de la manie de vouloir comprendre le but de la création de tous ces êtres organisés, dont il a plu à Dieu de couvrir le globe ; et j'espère que si, par hasard, un peu d'orgueil se faisait sentir en toi lorsque tu croiras

avoir trouvé la raison des choses, tu te souviendras de ta théorie en fait d'apparitions spontanées, et tu te diras bien qu'il est des limites au delà desquelles ne peut aller l'esprit humain ! »

Je ne sais, chère Henriette, si tu ne trouveras pas

ma lettre un peu sérieuse : pardonne-la-moi, mais, dans cette maison, on apprend à penser quoi qu'on fasse.

Ton amie, ALINE.

S. ULLIAC TREMADEURE.

BIBLIOGRAPHIE.

DE LA CHARITÉ

DANS LA CONVERSATION

Par le Père HUGUER, mariste (1).

— 000 —

En lisant ce titre, quelle est celle d'entre nous qui ne s'est pas écriée : Voilà un livre utile, essentiel ! voilà le livre dont j'avais besoin ? Car la conversation, ce lien des hommes entre eux, cette communication continuelle et familière de nos pensées et de celles d'autrui, n'est-elle pas la source de presque toutes nos fautes, et ne la voit-on pas, chaque jour, faire surgir du sein de la plus douce intimité, des chagrins amers, des divisions irréparables ? L'ancienne fable d'Esopé, qu'on nous a racontée dès l'enfance, nous dit que la langue est ce qu'il y a de meilleur et de pire au monde ; l'Écriture, et surtout les livres sapientiaux, nous répètent combien il faut de prudence dans les entretiens, et l'apôtre, en nous disant que *celui qui ne pèche pas par la langue est parfait*, nous révèle assez combien ce genre de vertu est rare : tous les philosophes, tous les docteurs, tous les moralistes ont insisté sur ce point, et sous la forme dogmatique ou railleuse, tous ont dit et répété combien la conversation est un art difficile et combien elle exerce d'influence sur notre cœur et sur celui des autres. Le P. Huguer, qui a consacré sa plume à des sujets utiles et pieux, vient nous donner à son tour les conseils d'une expérience éclairée ; dans un ouvrage dont nous vous entretiendrons plus tard, il a parlé de la conversation au point de vue littéraire ; dans celui que nous recommandons aujourd'hui à l'attention de nos lectrices, partant d'un point de vue plus pratique, il nous parle de la charité qui doit régner dans nos conversations : la délicatesse, l'atticisme, les idées neuves, les réparties piquantes, ne sont pas à la portée de tout le monde, mais la charité, la vertu par excellence, tous, grands et petits, savants et simples, doivent la chérir et la pratiquer ; elle doit régner en sou-

veraine dans les âmes, diriger les actions, inspirer les paroles et parcourir comme un fil d'or toute la vie du chrétien.

L'auteur, suivant la maxime des païens eux-mêmes, nous entretient d'abord de Dieu, auteur de toute charité, et de la manière dont nous devons parler de lui, du respect, de l'attention qui doivent accompagner le discours lorsqu'on traite un sujet si auguste. Evitez à la fois, jeunes filles, et la controverse, si ceux qui vous entourent n'ont pas le bonheur de goûter les idées religieuses, et la raillerie qui s'attaque aux personnes pieuses, si vous-mêmes n'appréciez pas encore le prix inestimable de la foi et de la piété. Je pense que pour le plus grand nombre d'entre vous cette recommandation est inutile, mais s'il s'en trouvait une qui eût la triste habitude de se moquer de la dévotion et des dévotes, qu'elle se souvienne de ce mot de Fontenelle, qui disait à la fin de sa vie : « J'ai vécu cent ans, et je mourrai avec la consolation de n'avoir jamais donné le plus petit ridicule à la plus petite vertu. »

Passons aux défauts les plus ordinaires de la conversation, à ceux dont nous souffrons et dont nous faisons peut-être souffrir les autres. Nous mettrons en premier lieu la vanité, l'exhibition immodérée du moi, si insupportable à ceux qui nous écoutent. « L'égoïsme » se trahit de mille manières. Elise se plaint à Lucile » d'avoir une fièvre maligne avec de vives douleurs. » — C'est comme moi, interrompt vivement Lucile ; il » y a huit jours que j'ai une migraine effroyable, » j'en suis encore fatiguée, cela venait de... etc. ; et » là-dessus elle raconte la plus longue, la plus ennuyeuse histoire d'un mal qui n'est plus, tandis que » la personne sérieusement et actuellement malade n'obtient ni une question, ni une marque d'intérêt.

» Rien n'est plus commun que de voir les égoïstes » détourner l'attention d'une conversation générale et » pleine d'intérêt, pour fixer cette attention sur ce qui » leur est personnel. Un bon cœur n'aura jamais un » semblable travers. C'est en s'oubliant soi-même et » en s'occupant des autres qu'on est aimable et qu'on » est aimé... »

Après l'égoïste vaniteux qui ne s'occupe que de lui, vient le curieux et le médisant qui ne cherche qu'à découvrir les secrets, les faiblesses, les côtés défectueux des autres. On reproche aux femmes un peu de curiosité ; parfois on en rit, on l'encourage même

(1) Un volume, prix : Paris, 1 fr. 50 c. ; par la poste, 1 fr. 80. Chez Victor Sarlit, rue Saint-Sulpice, 25.

lorsqu'elle se manifeste chez les enfants, et cependant de combien de torts ce défaut n'est-il pas la cause! « Combien de gens veulent être informés de tout et tout savoir? et voici ce qu'il y a souvent de plus » étrange et de plus bizarre: c'est qu'on ignore ses » propres affaires, qu'on n'a nul soin de les apprendre, ni d'examiner ce qui se fait dans sa propre » maison, tandis qu'on veut avoir une connaissance » exacte des affaires des autres, et qu'on tient en quel- » que sorte registre de ce qu'ils font ou de tout ce qui » se fait chez eux. Au lieu de rejeter mille rapports, » non-seulement inutiles, mais très-injurieux et très- » pernicieux, on en est avide, on les recherche, et » l'on en recueille jusqu'aux moindres particularités. » C'est ce qu'on appelle ouvertures de cœur, confi- » dences, et c'est ce qu'on doit appeler perfidies et mé- » disances. C'est ce qu'on tâche de justifier par le » droit de l'amitié, et c'est ce qu'il faut réprouver par » le droit de la charité. Et où est-elle, cette charité » évangélique? comment l'accorder avec ces tours » d'adresse, avec ces perquisitions, ces questions sub- » tiles et captieuses, avec ces longs circuits pour ame- » ner une personne dans le piège, pour lui tirer ce » qu'elle a de plus caché dans l'âme, pour l'engager » insensiblement à vous le révéler, en abusant de son » ingénuité, ou plutôt de sa simplicité.... »

» La vaine curiosité produit en nous la médisance; » c'est cette passion inquiète qui en ramasse et en » fournit les matériaux. En effet, quels sont ordi- » nairement les médisants de profession dans une » ville, dans une société, dans une famille? Est-ce un » homme qui, uniquement occupé de ses affaires, ne » s'ingère jamais dans les affaires des autres? est-ce » une mère chrétienne, dont les enfants et les domes- » tiques absorbent tous les moments? Non, parce que » dans ces états la curiosité, bornée à des objets néces- » saires, ne peut guère se porter sur des objets étran- » gers; mais ce sont des personnes découvertes qui n'ont » guère d'autre occupation que de se livrer à des con- » versations inutiles, que d'écouter les bruits diffé- » rents qui courent, que de voltiger de maisons en » maisons, de cercles en cercles; mais des personnes » qui, naturellement curieuses, ont le talent de dé- » couvrir tous les démêlés des familles, toutes les » chroniques d'une ville; mais des personnes qui veu- » lent tout savoir, tout apprendre: voilà quels sont » les médisants de profession.... »

La *médisance*! voilà le grand fléau des conversa- » tions, le dissolvant des amitiés, la faute souvent irré- » parable que l'on commet si facilement, si fréquem- » ment, sans réflexion et presque sans remords, et qui » blesse cependant au cœur et Dieu et le prochain, fait » à son image. La charité qui fait l'aumône, qui com- » pâtît aux douleurs d'autrui est commune, mais la cha- » rité qui réprime un trait blessant, qui retranche les » curiosités vaines et les remarques malignes, qui traite » le prochain comme on voudrait être traité par lui, » cette charité est plus rare que l'or et les diamants. La » médisance s'exerce de cent manières: en dévoilant le » mal, en l'exagérant, en dénaturant et en incriminant » les actions du prochain, en niant ses bonnes inten- » tions, en diminuant les éloges que d'autres lui adres- » sent, en faisant naître le doute, en se taisant lorsqu'on » devrait parler, en louant trop faiblement, en gardant » un malin silence... Qui de nous, hélas! ne se recon- » naît à quelques traits de ce portrait?... On se laisse

aller si légèrement à ce détestable plaisir! et cepen- » dant, si on remonte aux causes de la médisance, une » secrète honte ne devrait-elle pas naître dans l'âme et » nous imposer le silence? La médisance a pour cause » la haine, la jalousie, l'antipathie avengle qui dénigre » ceux qui ne plaisent pas, l'envie que nous avons les » uns contre les autres, un zèle malentendu, et surtout » la démangeaison de parler et le manque de ressources » dans l'esprit, qui, faute de sujets utiles, se rejette sur » la critique des actions du prochain. Cette dernière » cause est la plus commune; on parle pour parler, pour » dire quelque chose, et insensiblement de la médisance » on tombe dans la calomnie, car il n'y a guère de mé- » disance où la vérité, la justice et la charité ne soient » lésées en quelque manière. « Combien d'histoires se » racontent dans les entretiens comme des choses cer- » taines et avérées, qui ne sont néanmoins que de faux » bruits et de simples imaginations? Elles deviennent » communes par une démangeaison extrême qu'on a » de les publier et d'en informer toutes les personnes » à qui elles ne sont point encore parvenues. S'il était » question de les vérifier, quelle preuve pourrait-on » en produire? point d'autres que le récit qu'on nous » en a fait à nous-mêmes, récit aussi mal fondé que » la créance que nous lui avons donnée... Ne dites » pas: C'est peu de chose. Vous ne connaissez donc » pas, dit Bossuet, quelle est la nature des bruits po- » pulaires? Au commencement ce n'est rien, mais les » médisances vont se grossissant peu à peu dans la » bouche de ceux qui les répètent, par un plaisir de » mentir, qui est inné, dit Tertullien, dans certaines » gens. En sorte que le médisant, voyant jusqu'où est » cru le petit bruit qu'il avait semé, ne reconnaît plus » son propre ouvrage. Cependant il est cause de tout » le désordre, comme lorsque vous jetez une petite » pierre dans un étang, vous voyez se former sur la » surface de l'eau des ronds petits, plus grands, et » enfin tout l'étang en est agité. Qui en est cause? » celui qui a jeté la pierre.... »

Les excuses qu'on allègue pour se faire pardonner » tant de paroles légères et méchantes sont combattues » par notre auteur avec autant d'esprit que de force, et » l'on se trouve sans réplique devant ce tableau des mal- » heurs qu'un mot peut causer, mot que nulle raison ne » justifie. Après avoir parlé de la médisance *active*, il » passe à la médisance *passive*, à cette complaisance ma- » lignie qui assiste, souriante, au déchirement du pro- » chain; à cet art d'écouter qui excite la parole caustique » et maligne, à ces questions insidieuses, à ce doute » interrogateur qui provoque de nouvelles méchancetés.

Il cite, entre autres exemples, la conduite charitable » de saint François de Sales, qui, avec tant d'esprit et » de perspicacité, sut n'offenser personne et défendre » tout le monde. « Lorsque, en sa présence, on parlait » de quelque faute, si publique qu'on ne pouvait » en contester l'existence, son exclamation ordinaire » était: — Misère humaine! faiblesse humaine! l'esprit » est prompt, mais la chair est faible! Si Dieu ne nous » retenait pas la main droite, nous ferions des chutes » plus considérables! »

» Un jour, on parlait devant lui d'une personne qui » était torquée dans une faute très-scandaleuse, et » comme on lui en battait les oreilles avec de grandes » exclamations et même avec de véhéments invecti- » ves, il ne disait autre chose que: — Misère humaine! » misère humaine! — Et comme on continuait à lui en

» parler, il s'écria : — Oh ! que nous sommes environnés
 » d'infirmités ! — Et parce qu'on ne discontinuait pas
 » sur ce sujet, il dit encore : — Que pouvons-nous faire
 » autre chose de nous-mêmes que des chutes ? — A
 » la fin, voyant que tout cela ne faisait point taire
 » les langues de ceux qui déchiraient le prochain, il
 » leur ferma la bouche par ces paroles : — O bien-
 » heureuse faute ! qu'elle sera cause d'un grand bien !
 » Cette âme était perdue si elle ne fût pas tombée
 » dans cet abîme. Sa perte sera un gain pour elle et
 » pour plusieurs autres. »

L'événement justifia cette étrange et charitable prédiction. La personne dont il s'agissait se convertit à une vie exemplaire, et son exemple en attira beaucoup d'autres dans les voies de la vertu. C'est ainsi que les saints parlent des fautes du prochain.

Un autre défaut, familier surtout à la jeunesse, c'est la moquerie, le penchant à voir et à faire voir les ridicules d'autrui, pauvre et mesquin plaisir qui souvent traîne après lui de longs repentirs.

Saint François disait : — Qui vous a donné le droit de vous égarer aux dépens du prochain ? Voudriez-vous que l'on vous mit ainsi sur le tapis, et que l'on fit l'anatomie de vos défauts ? C'est une grande perfection que de savoir supporter les imperfections du prochain. — Suivons cet avis, et tâchons de nous faire un esprit plus sensible aux beautés qu'aux laideurs de l'humanité, car rien n'est plus bas que la moquerie, qui part toujours d'un esprit d'orgueil et de méchanceté.

L'auteur parcourt ainsi les différents défauts qui dominent dans les conversations et qui ont tous leur source dans les replis les plus cachés du cœur humain, là où habite l'amour effréné de soi, l'envie, l'antipathie secrète contre les autres. A des réflexions solides, à des raisonnements pleins de force, il mêle d'heureuses citations, des exemples bien choisis, qui font de ce livre excellent une lecture charmante, une conversation d'auteur à lecteur, remplie d'innocent attrait. Tous les moralistes ont apporté leur tribut de conseils et de sagesse à ce livre, et l'auteur a cité, avec une impartialité aimable, des pages touchantes de M. Veuillot et des pages belles et sérieuses de M. Jules Janin, louant tous deux les mêmes vertus.

Nous recommandons à toutes nos lectrices l'ouvrage du P. Huguet ; il leur donnera, si elles le lisent avec fruit, l'esprit de charité, si agréable à Dieu, et l'esprit de conduite, si utile dans le monde, et qui est préférable, il faut bien le dire, à tous les autres genres d'esprit.

LIVRES D'ÉTRENNES

Nous n'aimons pas beaucoup les livres illustrés, car, selon un propos assez vulgaire, on n'illustre que ce qui ne vaut pas la peine d'être lu, et, en vertu de ce principe, la plupart des livres d'étrennes ne nous paraissent recommandables que par ce luxe intérieur qui parle suffisamment aux yeux : — l'éclat de la reliure, la multiplicité des images et la netteté des caractères. Cependant, nous ferons une exception en faveur de deux livres destinés à des classes de lecteurs bien différentes, le premier : *la Plante et sa vie, leçons populaires de Botanique, à l'usage des gens du monde*, par M. Schleiden, professeur à l'école normale, est un ouvrage scientifique, mais d'une science aussi aimable qu'elle est profonde ; ce livre a obtenu, en Allemagne, un succès extrême, qu'il mérite par la nouveauté de ses vues et l'intérêt qu'inspire sa lecture : la traduction que nous annonçons est ornée de gravures d'une délicatesse infinie et qui ne ressemblent nullement aux illustrations devenues si communes : *la Plante* serait un beau livre à offrir, la veille de l'an, à un frère ou à un fils.

Pour les petits enfants, madame Molinos-Lafitte, qui les connaît bien, a publié, sous le titre de : *le Royaume des Enfants*, un très-beau volume, rempli de jolies histoires, écrites avec autant de finesse que de bonté. C'est un livre beau et bon ; quand les enfants auront bien regardé les jolies gravures, ils liront les contes, et le plaisir du jour de l'an durera plus d'un jour (1).

(1) *La Plante et sa vie* se vend à Paris chez Schulz et Thuillier, rue de Seine, 12. Un magnifique volume orné de nombreuses gravures. Paris, 12 fr. Par la poste, 12 fr. 75.

Le Royaume des enfants, scènes de la vie de famille, se vend à Paris, librairie nouvelle, 15, boulevard des Italiens. Un très-beau volume, orné de gravures. Paris, 6 fr. Par la poste, 6 fr. 75.

Littérature Etrangère.

HYMN OF THE SEASONS

Nature, attend ! join, every living soul
 Beneath the spacious temple of the sky,
 In adoration join ; and ardent raise,
 One general song ! To Him, ye vocal gales,
 Breathe soft, whose spirit in your freshness breathes.
 Oh ! talk of Him in solitary glooms,
 Where o'er the rock the scarcely waving pine

HYMNE DES SAISONS

Écoute, ô nature ! Que tous les êtres vivants se réunissent en adoration sous le dôme spacieux du firmament ; qu'ils élèvent avec ardeur un hymne général ! Vous, zéphirs, soufflez doucement pour Lui, dont l'esprit respire dans votre haleine. Oh ! parlez de Lui dans les retraites sombres et solitaires où, sur les rochers, le pin faiblement agité étend son ombre épaisse et sème autour de lui une

Fills the brown shade with a religious awe.
And ye, whose bolder note is heard afar,
Who shake the astonished world, lift high to heaven
The impetuous song, and say from whom you rage.
His praise, ye brooks, attune, ye trembling rills,
And let me catch it as I muse along.
Ye headlong torrents rapid and profound ;
Ye softer floods, that lead the humid maze
Along the vale ; and thou majestic main,
A secret world of wonders in thyself,
Sound His stupendous praise, whose greater voice
Or bids you roar, or bids your roaring fall.....

terreur religieuse. Et vous, dont le bruit plus accentué s'entend plus loin, vous, qui ébranlez le monde étonné ; vents du nord, élevez jusqu'au ciel même votre chant impétueux, et annoncez le maître qui déchaîne vos fureurs. Ruisseaux, ondes craintives, dites sa louange, et laissez-moi vous entendre, tandis que je médite auprès de vos bords. Vous, torrents rapides et profonds ; vous, rivières plus paisibles, qui vous égarez en méandres humides dans l'étendue des vallons ; et toi, majestueux Océan, qui contiens tout un monde de merveilles cachées, annoncez la louange et les œuvres miraculeuses de Celui qui peut ordonner aux vagues de rugir ou aux rugissements des vagues de cesser...

SOUVENIRS D'UNE INSTITUTRICE

HISTOIRE D'UNE AME.

(Douzième article.)

Royan, août 18...

J'ai retrouvé la mer avec bonheur, comme on retrouve une amie ; j'aime cette agitation sans repos, cet éternel soupir des vagues, ces spectacles divers, soit que l'immensité bleuâtre n'offre que quelques ondulations écumantes, soit que les flots se précipitent l'un sur l'autre, comme des monstres dont la gueule vomit des torrents d'écume. J'aime les troupes de goélands, qui rasent l'eau de leurs ailes, les voiles blanches et rouges des pêcheurs qui glissent sur la vague, comme d'autres oiseaux aventureux et hardis, et la lueur du phare, qui rappelle combien de dangers on court sur cette mer inconstante. D'ici nous voyons le phare de Cordouan, bâti à l'entrée de la Gironde sur une assise de rochers, et portant dans les airs sa tour blanche et svelte. Comme tout est changé ! Quand jadis, sur cette côte, le pauvre matelot en péril voyait une lointaine lueur, c'était la torche attachée entre les cornes d'un taureau, qui le faisait échouer sur les brisants ; aujourd'hui l'intelligence et la charité veillent sur ces rivages dangereux et accueillent au port le navire qui cherche sa route. Je ne puis dire combien ce phare me fait rêver, quand, le soir, je vois sa prunelle de Cyclope s'allumer et regarder l'Océan. Tempêtes, aventures de mer, vœux faits pendant l'orage, processions de marins pieds nus, allant visiter Notre-Dame de Délivrande, joie des femmes et des mères, cris de détresse, chants joyeux, tout cela me passe par l'imagination ; si j'étais poète ou peintre, que je ferais de belles choses ! Mais je ne possède ni la parole colorée et puissante qui réalise la pensée, ni les pinceaux magiques qui font vivre la toile, je me borne donc à rêver un peu tout bas, et à faire répéter tout haut les verbes, la géographie de l'Europe, l'histoire sainte et même l'histoire de France, que nous commençons.

Les bains de mer réussissent aux enfants ; Berthe et Fernande se jouent dans les vagues, et Claire, que la baigneuse porte dans ses bras, reprend un peu de force, sous ces rudes caresses des flots et du vent. Madame de la Perne paraît de nouveau heureuse, et nous entretenons avec la tante Clément un commerce de lettres des plus actifs.

Royan, septembre 18...

Comme on respire bien hors de Paris, et qu'elles sont belles ces premières journées d'automne, passées en liberté, au bord de la mer, ou en parcourant les villages de la Saintonge ! Rien ne nous échappe, ni vieux château, ni ferme riante, ni val, ni colline ; nous sommes en vacances et nous en profitons ! Souvent, quelques familles séjournant aussi à Royan se joignent à nous, on se lie vite en voyage ! ces amitiés éphémères ressemblent aux sites qui fuient aux deux côtés de la portière, qu'on ne revoit pas deux fois et dont on garde cependant un frais souvenir. Madame de la Perne a retrouvé ici une amie de sa mère, qui, riche, âgée, malade, ennuyée, s'en va demander la santé à toutes les nymphes des fontaines, à toutes les naïades de l'Océan. Que de pèlerinages elle a faits de Bagnères à Ems, d'Uriage à Ostende ! Elle mène à sa suite, je dirais presque en laisse, une demoiselle de compagnie que l'on nomme d'ordinaire mademoiselle Christine ; personne ne s'inquiète ni d'elle ni de son nom, mais pour moi, je le confesse, son air doux et triste m'a promptement gagné le cœur. Elle n'est pas jolie, quoiqu'elle ait des traits fins et d'assez beaux yeux bleus, mais l'ovale allongé de son visage, les tresses de cheveux qui l'accompagnent, sa taille mince serrée dans une robe noire la fait ressembler à une de ces statues du moyen âge, gracieuses à force de modestie, idéales à force d'ascé-

tisme. Mademoiselle Christine parle peu; elle travaille presque sans cesse à de délicats ouvrages qui, plus tard, iront orner le salon de madame Fauconnier: tous les travaux de femme sont de sa compétence: ses coutures sont perlées, elle brode comme les fées, elle fait de la tapisserie comme feu Pénélope; le papier fleurit sous ses doigts; sans avoir de grandes connaissances en dessin, elle peint avec goût des coffrets, des écrans, des sachets; elle tricote, elle fait du fillet, du crochet, etc., etc., etc.; mais ces talents, qui seraient appréciés et vantés si une femme riche les possédait, demeurent ici dans l'ombre, et madame Fauconnier jouit seule de l'adresse de la pauvre fille. Autre talent, elle joue aux cartes à ravir et sans paraître jamais lasse. Et cependant, pour des yeux attentifs, qui savent voir l'endroit où le *cou du chien est pelé*, quelle fatigue, quel incurable ennui cet esclavage impose à celle qui le subit! comme ce front se plisse, comme ces yeux deviennent ternes, comme ce corps se brise et s'affaisse sous l'action lente et terrible de l'ennui rongeur! Obéir toujours, à toutes les volontés, à tous les caprices; sourire, jouer, se promener, s'amuser, pour vivre, pour ne pas mourir de faim; acheter, par une gaieté de commande, par une complaisance de métier, par une bonne grâce obligatoire, le pain que l'on mange et l'eau que l'on boit; se teindre des couleurs, sinon porter la livrée d'autrui, n'en être que le reflet et que l'ombre; abdiquer, enfin, son individualité; voilà la demoiselle de compagnie, et Christine paraît sentir tout ce que son rôle a de faux et de pénible. Pourtant, elle ne se plaint pas; un peu plus de pôleur, un léger pli sur son front, quelquefois, rarement, une larme dans ses yeux, révèlent une souffrance intime, alors qu'on lui adresse un mot brusque, une remarque blessante; alors qu'on la fait veiller, marcher au-delà de ses forces, et qu'on abuse, non pas par méchanceté, mais par étourderie et par égoïsme, de cette vie qui se donne pour si peu d'or. Lorsqu'une autre personne paraît disposée à la plaindre, elle répond avec une douceur qui m'émeut toujours. Mademoiselle Christine est bonne chrétienne; quelles qu'aient été les fatigues du jour précédent et de la nuit même, passée auprès du lit d'une infirme, toujours elle est debout de grand matin; elle va à la messe des servantes, elle va faire provision de patience aux pieds du crucifix et à la table sainte. Quelquefois, au jardin, vers le soir, elle tire de sa poche un petit volume usé, elle en lit quelques pages, et elle se lève l'air plus tranquille et le regard plus serein. Ce livre, à coup sûr, doit être, ou l'*Évangile* ou l'*Imitation*; quel autre pourrait produire ce miracle?

J'ai eu des peines, mais, je l'avoue, ce n'est pas la littérature qui m'a fortifiée. Ni l'histoire et ses sanglantes tragédies, qui laissent mesurer combien il y a de larmes dans les yeux des rois, ni les beaux vers, ni les jolis romans, ni les considérations de la philosophie, n'ont allégé en moi un chagrin réel; une petite phrase de l'*Imitation*, un mot de l'*Évangile*, une hymne qu'on lit par hasard ou que l'on entend chanter à l'église, peuvent plus sur le cœur que les chefs-d'œuvre de la littérature. Si l'âme est un monde, le levier qui la soulève doit avoir son point d'appui dans le ciel...

Hier, nous nous promenions aux environs de Royan, et nous nous arrêtâmes dans un joli village sur la

route de Saintes. Je laissai madame de la Perne et sa vieille amie, avec Claire et Fernande, assises paisiblement sous les pommiers d'un riant verger, buvant du lait et mangeant du pain bis chaud, et je m'en allai, avec mademoiselle Christine, vers un petit val que nous avions entrevu et qui nous semblait charmant. Berthe s'attacha à moi et voulut me suivre; je l'emmenai bien volontiers. Nous descendîmes une colline plantée de vignes, au pied de laquelle le terrain se creusait par une ondulation pleine de grâce; un ruisseau, aux eaux fortes et rapides, traversait ce vallon et entretenait la fraîcheur d'un vaste pré où paissaient quelques belles vaches aux grands yeux noirs; ce ruisseau faisait tourner la roue d'un moulin, dont la silhouette pittoresque se découpait, comme une gravure au burin, sur le bleu pur du ciel. Nous allâmes de ce côté: le moulin paraissait très-vieux; au-dessus de la porte d'entrée voûtée, s'élevait une tour carrée, où d'étroites meurtrières laissaient pénétrer le jour; un écusson usé par la pluie décorait le dessus de cette porte. La maison d'habitation, bâtie en pierres de taille, avait un aspect triste et imposant; des quatre tours en forme de poivrière qui, autrefois, flanquaient ses angles, il n'en restait qu'une seule entière; les autres avaient été abattues par le vent, la foudre, la guerre, ou les révolutions, plus désastreuses encore. Au rez-de-chaussée, une grande salle soutenue par de beaux piliers gothiques, *lourds faisceaux de colonnes grêles*, servait à renfermer les sacs de farine, et les garçons meuniers la remplissaient de leurs chants et de leurs gros éclats de rire.

« Entrez, mesdames! nous dit la meunière, qui voyait que nous examinions ces débris avec curiosité; vous prendrez un air de feu, et vous boirez un verre de lait, si le cœur vous en dit.

— Entrons! me dit mademoiselle Christine à voix basse. »

La meunière nous conduisit dans sa cuisine, qui était en même temps son salon et sa salle à manger. C'était une grande pièce voûtée, mal éclairée par une haute fenêtre garnie de vitraux verdâtres, enchâssés dans des losanges de plomb; on nous fit asseoir près de la cheminée, où brûlaient quelques fagots, qui faisaient bouillir une grosse marmite renfermant le souper des vaches. Cette cheminée était à elle seule un monument; large à brûler un chêne entier dans ses flûtes, haute à laisser un homme d'armes, le heurme en tête, debout sous son chambranle, elle était soutenue par quatre piliers de grès, dont les chapiteaux représentaient d'affreuses chimères, qui regardaient les hôtes d'un air de mauvaise humeur. Une frise sculptée, enroulée d'arabesques, reliait les piliers; au-dessus de cette frise s'élevait une statue mutilée, mais dans laquelle on pouvait reconnaître encore le grand saint Hubert, patron des chasseurs, avec le cerf miraculeux.

« Voilà une bien belle cheminée, dis-je à la meunière.

— Oui, me répondit-elle, M. le curé et M. le maire disent que c'est un beau morceau, mais les enfants ont voulu jouer avec le saint Hubert, et ils ont cassé son cor de chasse: on le reconnaît encore, tout de même. »

Mademoiselle Christine s'était levée, elle regardait un écu placé aux pieds du saint, et tout à coup, se tournant vers la meunière, elle lui dit:

« Ce lieu ne se nomme-t-il pas la Tour-Saint-Hubert ? »

— Oui, mademoiselle, dit la meunière, on l'appelle ainsi dans les actes que nous passons devant notaire, mais dans le pays, on dit le moulin à Charlot, rapport à mon mari, qui se nomme Charles.

— Mais avant vous, qu'est-ce qui occupait cette maison ?

— Ah !... répondit la meunière en posant son index sur son front, mon beau-père la tenait à bail, tout comme nous, d'un monsieur de la ville, mais j'ai entendu dire à ma belle-mère, qui connaissait le pays comme son *Pater*, qu'autrefois ceci était un château qui appartenait à un baron, même que sa sœur, à ma belle-mère, était femme de chambre de la baronne ; on vivait grandement ici, car le val, les prés, les bois et les champs que vous voyez là-bas, appartenaient au baron... Puis, la révolution est venue, la famille a quitté le pays, et les biens ont été vendus... »

Christine parut réfléchir tristement, puis elle reprit :

« Et il ne reste rien ici des anciens propriétaires ? »

— Des anciens propriétaires ? Si fait. Tenez, il y a là-bas la table sur laquelle Charlot écrit ses comptes, c'était la toilette de la baronne ; j'ai pris le miroir, je l'ai mis dans ma chambre... Il y a encore un vieux portrait... puis des chaises... Il y avait une tapisserie que M. le curé nous a achetée pour orner l'église ; elle représentait la crèche de l'Enfant Jésus... puis, c'est tout... »

Christine soupira et reprit :

« Puis-je voir le portrait ? »

— Dame, c'est qu'il est au grenier, derrière les fagots... Les enfants en avaient fait une cible : il n'a quasi plus de visage... »

— Il faut y renoncer, dit Christine avec résignation. »

Elle se rassit et regarda cette salle antique ; je crus voir des larmes dans ses yeux. Berthe but un peu de lait, et nous nous levâmes. Christine ne parlait pas, elle contemplait chaque objet comme si elle eût voulu à jamais en imprimer l'image dans son esprit ; elle se retourna plus d'une fois pour voir la tour carrée dont le soleil couchant illuminait les moindres détails :

« Ce vieux manoir vous intéresse ? lui dis-je. Il est fort pittoresque, mais je crois que ses anciens possesseurs auraient de la peine à le reconnaître, métamorphosé comme il l'est par M. et madame Charlot. »

— Ses possesseurs ! dit-elle, hélas ! que sont-ils ? un vieillard, une pauvre fille, qui salue, par hasard, la maison de ses pères, et qui s'en éloigne pour toujours, le cœur navré !

— Eh quoi ! ce serait vous ! vous, Christine ! je ne l'aurais pas deviné plus tôt ! »

Je l'embrassai de tout mon cœur, et Berthe, se haussant sur ses pieds, approcha son joli visage pour consoler Christine à la manière des enfants, par un baiser.

« Oui, continua-t-elle, je suis la petite-fille du baron de la Tour-Saint-Hubert : ce vieux châtellain est le berceau de notre famille, le dernier débris que lui avaient laissé les longues guerres de Louis XIV, et ce débris, lui aussi, nous a été arraché ! Du reste, qu'importe aujourd'hui ? notre famille est éteinte : mon père et ma mère sont morts à la fleur de l'âge, en me laissant, orpheline, à mon vieux grand-père ; il m'éleva avec

soin, avec tendresse ; il rêvait peut-être de beaux jours pour sa Christine, mais Dieu n'a pas voulu que j'eusse ici-bas repos ni joies. Une banqueroute enleva à mon grand-père sa modeste fortune ; ce coup altéra profondément sa santé et presque sa raison : il fallait vivre... j'avais vingt ans : j'entrai comme institutrice chez une personne très-riche et très-généreuse ; mon pauvre grand-père ne manqua de rien, de rien, si ce n'est de la présence et des soins de sa petite-fille ! Le mariage de mon élève et la mort de sa mère me laissèrent encore une fois sans ressources ; mon instruction n'était pas très-étendue, je n'avais pas de brevet, et je n'étais plus jeune ; personne ne voulut de mes services ; une place de dame de compagnie me fut offerte, et, quelles que fussent les répugnances de mon esprit, naturellement indépendant et fier, je les fis fléchir ; j'entrai chez madame Fauconnier, et j'y suis encore... »

— Et M. de la Tour ? hasardai-je timidement.

— Hélas ! il vit, mais dans un état pire que la mort. Ses facultés l'ont abandonné, il ne me reconnaît même pas !

— Mon Dieu ! lui dis-je, vous n'avez pas même votre récompense !

— Ici-bas, non, répartit-elle. Mon pauvre bon grand-père est peut-être heureux : il ne souffre pas et il oublie ! Moi, j'accomplirai ma tâche aussi longtemps qu'il plaira à Dieu, et, lorsque enfin il daignera m'appeler à lui, il me semble que je serai prête... »

Elle leva au ciel ses beaux yeux tristes, et regarda l'étoile du soir qui scintillait à travers le feuillage des arbres :

« Quand je pense, me dit-elle, qu'il est un lieu béni où je serai heureuse pour toujours, cette idée m'opprime, tant elle me paraît étonnante. Moi, heureuse ! »

— Ah ! vous n'écritez bien le bonheur ! »

Elle secoua doucement la tête, et dit :

« Dieu est bon, il marche devant nous dans le chemin royal de la croix ; nous suivons Jésus... Ne parlons plus de ce qui s'est passé aujourd'hui : la vue de ces vieilles murailles m'a émue ; je m'attendais si peu à me voir là ! mais cette peine se calmera... en pensant à celui qui n'avait pas de toit pour reposer sa tête... »

Nous retrouvâmes madame de la Perne, et pendant toute la soirée, Christine se montra plus obligeante, plus dévouée que jamais auprès de madame Fauconnier. J'admire cette forte et sereine vertu, qui s'ignore elle-même et que le silence le plus humble vient couronner.

Royan, octobre 18...

La saison s'avance, les baigneurs s'envolent ; madame Fauconnier part demain ; elle va essayer de l'air doux et suave de Nice, après avoir toutefois pris quelques bains à Aix, en Savoie. Ma bonne et chère Christine l'accompagne : je ne la reverrai plus, mais elle restera dans ma mémoire comme une douce figure de la Piété et de la Résignation, de l'Espérance soutenue par la Foi, qui m'encouragera à mieux faire. Si un beau tableau, si même un petit image, heureusement inspiré, peuvent à certaines heures élever notre âme vers le ciel, qu'est-ce donc que le spectacle d'une belle âme qui agit, qui souffre et qui prie, et qui nous révèle, par chaque aspiration, qu'il

est un Dieu qui voit nos combats et une autre vie où les victorieux sont couronnés?... Ce départ, comme tous les départs, m'attriste : quand donc pourrai-je ne plus dire adieu? Depuis mon enfance, j'ai marché dans un chemin qui bifurque sans cesse ; mes amis me quittent, ils prennent d'autres routes, je les suis des yeux et du cœur, et je reste seule.... Claire va un peu mieux, sa santé est raffermie, mais elle marche péniblement, et, pour trancher le mot, elle boite. Nous espérons encore, et nous profitons de cette infirmité passagère pour inspirer à Berthe et à Fernande plus d'affection, plus de dévouement envers leur jeune sœur. Un malheur sert toujours à quelque chose, et je crois qu'il n'y a pas une vertu en ce monde à qui il n'ait fallu l'aiguillon et la tourmente pour grandir et mûrir.

Paris, novembre 18...

Voici Paris, cette ville de bruyante joie et de profonde tristesse. Nous reprenons nos travaux, nos habitudes ; ma classe m'occupe beaucoup, car Berthe et Fernande font des progrès, et je cherche à ne pas laisser sans aliment ces intelligences qui s'éveillent. Berthe a de l'imagination, elle rend agréablement ses pensées, elle fait de petites compositions, qui, lues en famille, font pleurer tante Clément ; Fernande a plus de positif dans l'esprit ; elle calcule bien et vite, son écriture est jolie, sa mémoire est solide, et elle s'est prise de belle passion pour la géographie depuis que je lui appris à tracer des cartes et à les colorier.

Ma pauvre petite Claire, assise dans son fauteuil de malade, assiste à toutes les leçons, silencieuse, mais attentive, elle est la partie contemplative de notre groupe, et peut-être n'est-ce pas elle qui profite le moins.

Nous passons les soirées presque toujours en famille ; madame de la Perne ne sort plus, elle a dénoué, sans les rompre, ses plus brillantes liaisons ; ce sont des nœuds si fragiles, si peu serrés que ceux du monde ! On est si vite oublié de ceux à qui l'on se croyait le plus nécessaire ! Elle a donné pour prétexte sa santé, devenue plus faible par l'attente prochaine d'un nouvel enfant ; cette circonstance, les chagrins qu'elle a éprouvés, la rendent plus sérieuse, elle commence à juger les plaisirs, c'est dire assez qu'elle y renonce ! Madame Clément l'aide dans ce travail intérieur ; elle apporte chez nous ce qui nous manquait un peu : le bon sens, la droite raison ! Au mari, elle parle ainsi : « Pourquoi voulez-vous faire fortune à tout prix, en quelques années ? Quand vous serez devenu riche, après ? Vous vous reposerez, dites-vous ? c'est-à-dire que vous vous consumerez d'ennui et d'oisiveté. Nos pères agissaient autrement, et ils faisaient bien. Ils travaillaient aussi longtemps qu'ils avaient des forces, et ils se reposaient quand ils étaient vieux. Ils ne risquaient pas tout leur avoir sur un coup de dé, mais ils amassaient doucement une aisance assurée pour le temps à venir. Vous allez trop vite, neveu, vous allez trop vite ! Il faut souffrir pour parvenir, répétait feu mon père, et dans la fable ne trouvons-nous pas :

Patience et longévité de temps
Font plus que force ni que rage.

A madame de la Perne, elle dit : « Restez donc

chez vous ! c'est la place d'une bonne femme et d'une bonne mère. Notre maison, c'est notre prison ; eh bien ! tâchez de vous la rendre agréable. Vous l'aimez, si vous y restez ; plus vous en sortirez, plus elle vous semblera maussade. Qu'irez-vous faire dans le monde ! dépenser, caqueter, coquetter... Mauvais ! mauvais ! Que rapporterez-vous au logis ? du vide, de l'ennui. Sortez avec votre mari et vos enfants, amusez-vous avec eux, vivez en famille, le monde vous estimera ; vous aurez la bourse plus pesante et le cœur plus léger. Courez tous les bals, toutes les fêtes, et ce sera le contraire. »

Les époux sourient, mais ils écoutent ; et cette sagesse à la madame Pernelle, leur fait plus d'impression, peut-être, que les plus beaux discours de piété, ou les plus doctes raisonnements de philosophie. Et je m'en applaudis pour eux et pour moi, car le travail difficile de l'éducation est plus difficile encore dans une maison livrée aux bruyantes distractions, à ce tumulte où les affaires rencontrent les plaisirs, comme deux orages qui grondent l'un contre l'autre dans le ciel. Cependant, à côté du bien se trouve le mal, et je prévois d'avance que plus d'une idée de madame Clément contrariera les miennes.

Paris, mars 18...

Le temps se passe, les jours, les semaines, les mois fuient. Voilà Berthe qui apprend le catéchisme pour sa première communion, non loin du berceau où rit, pleure et joue notre nouvel hôte, le beau Roger, l'orgueil de sa mère. Elle est bien souffrante, la pauvre mère ; la naissance de ce fils, si longtemps désiré, a ruiné sa santé ; la grâce et la beauté se sont envolées, et son visage, si jeune encore d'expression, mais déjà fatigué et vieilli, me fait penser à ces amandiers qu'avril voit souvent chargés de fleurs et couverts de neige... Elle est plus sérieuse, mais, oserai-je le dire ? sa gravité n'a rien de plus élevé que son étourderie d'autrefois ; mieux qu'autrefois, elle sait le prix de l'argent et même la valeur du temps ; elle a appris à connaître le monde et à s'en méfier ; mais elle n'a pas fait de progrès dans une science plus haute, et j'élève ces enfants, dont je voudrais faire des chrétiennes, entre un père qui n'a que de l'indifférence et une mère qui n'a que de la froideur en fait de religion. Mon Dieu ! vous voyez mes désirs, venez à mon aide ! Vous m'avez appris, par le chagrin, par la réflexion, par l'exemple des âmes saintes, placées sur ma route, combien est heureuse l'âme qui vous aime, qui vous connaît, qui se confie à vous, dont vous êtes l'Ami suprême et la suprême espérance ; mais ce bonheur, ne le ferai-je pas goûter à d'autres ? Ne pourrai-je pas guider ces jeunes cœurs vers Celui qui est la voie, la vérité, la vie ? N'auront-elles, ces pauvres enfants, qu'une religion de convenance, un culte tout extérieur, et tel que le monde le loue et le préconise ! Qu'il n'en soit pas ainsi, mon Dieu ! révélez-vous à elles, touchez-les par les attrait de votre grâce, et si je ne suis pas digne d'être auprès d'elles votre porte-voix, choisissez-en une autre qui sache par son exemple et ses leçons, les amener à vos pieds !... Moi, je serai contente en quelque lieu que vous me placiez, car je vous trouverai partout, vous n'abandonnerez pas une créature qui vous a choisi pour son unique partage sur la terre !...

Paris, octobre 18...

La bonne tante Clément, si utile à son neveu et à sa nièce par ses sages conseils, son bon sens gaulois, l'appui de sa fortune, ses libéralités bien entendues, ne laisse pas que d'être parfois gênante dans l'éducation dont je suis chargée. Elle témoigne aux deux aînées de mes élèves, une préférence visible et sensible, justifiée, à ses yeux, par l'extrême beauté de Berthe et par les qualités positives de Fernande. La bonne dame est bien de son temps : sous l'Empire, on tenait beaucoup à la beauté, et les beaux visages réguliers allaient de compagnie avec les chaises curules et les meubles antiques. Aussi, Berthe, aux traits fins et fiers, aux longs yeux noirs, au teint éclatant, aurait son amitié exclusive, si Fernande n'avait su en captiver une large part par son bon sens, son flegme et son goût instinctif pour les biens de ce monde. Pour la pauvre petite Claire, si pâle, si délicate, tante Clément ne la regarde guère et ne l'embrasse jamais ; elle dit, en en parlant avec un mépris mal déguisé : « Que deviendra cette petite poupée ? Ça n'a ni sang ni vie... ça sera une vieille fille, une vieille dévote... Je crois la voir, vivant entre une cage à serins et une niche à chien, et donnant à dîner aux vicaires de sa paroisse... bonne à rien, préférant les bêtes aux gens, je la vois d'ici... »

L'innocent objet de cette antipathie ne s'en doute guère, et n'en aime pas moins la chère tante ; Claire est toute âme, elle aime comme elle vit, et, si je la vois d'ici, je la vois triste et souffrante, peut-être, mais, néanmoins, consolation et joie de ce qui l'entoure.

Paris, juin 18...

La grande action est faite : Berthe et Fernande se sont approchées ensemble de la sainte table ; elles s'en sont approchées avec un cœur pur, mais non pas fervent, avec une foi sincère, mais non pas vive. J'aurais voulu mieux pour le Dieu qui nous a tant aimés, mais quels que soient mes efforts, comment parvenir à triompher de l'atmosphère qui nous entoure, atmosphère glaciale, alors qu'elle n'est pas hostile ! Mes pauvres enfants ! le bon Dieu a entendu les vœux que je formais pour leur fidélité et leur bonheur, en ce jour solennel, limite de l'enfance et de l'adolescence ; mais, que je voudrais pouvoir davantage ! que je voudrais diriger librement vers Dieu les premiers élans de ces âmes qui s'ignorent, et les conduire, au début du voyage, avant qu'elles ne s'égarerent, dans la route de la vérité et de l'amour ! Un auteur a dit en parlant de l'adolescence : « Ne sent-on pas qu'il faut diriger vers Dieu cet accroissement de vie, donner un objet à ce nouveau désir d'admiration et d'amour ? quel autre objet que Dieu sera digne de le satisfaire ? quel autre objet méritera le culte constant qu'une femme a besoin de rendre ? » quel autre ne lui sera jamais enlevé par la mort ou l'indifférence ? quel autre la guidera toujours sur la route du devoir ? quel autre communiquera de la sainteté à cet enchantement de la jeunesse, à cette mélodie secrète qui célèbre les joies de la vie quand l'âme ne pressent pas celles du ciel ? »

Le puis-je ? Quand cette pensée me vient et m'afflige, une autre me console, c'est celle de Claire : cette enfant est d'un naturel si pieux et si doux, qu'il semble

qu'on n'ait pas besoin de lui enseigner les vertus chrétiennes ; ce qu'on pourrait lui apprendre, elle le pratique : patiente dans les souffrances, douce avec ses sœurs, obéissante à ses parents ; charitable envers les pauvres, à qui seuls appartiennent les petites et les grosses pièces de sa cassette ; et enfin, résignée à la volonté de Dieu, dans l'épreuve d'une longue infirmité. Ah ! si madame Clément comprenait la beauté morale voilée sous cet extérieur disgracié, elle comprendrait aussi, peut-être, le Dieu qui agit sur les cœurs des petits et des simples, et elle lui soumettrait le sien !...

Mon pauvre cœur, qui s'est attaché à cette famille d'adoption, est parfois cruellement oppressé par ces craintes, plus aiguës encore lorsqu'une personne âgée les inspire ; il semble qu'on la voie marcher, les yeux bandés, au bord glissant d'un abîme et qu'il soit défendu de crier pour l'avertir !

Paris, novembre 18...

Nous avons reçu, il y a quelque temps, un billet de faire part, annonçant le décès de madame Fauconnier, et, depuis lors, je m'inquiétais de la destinée de la pauvre Christine. Hier, une autre vieille amie de madame de la Perne vint la voir ; après les lieux communs de la conversation, les hélas ! sur la mort de madame Fauconnier, suivis de quelques malins commentaires sur sa manière d'être et de vivre, je me suis hasardée à demander des nouvelles de la demoiselle de compagnie.

« Ah ! elle est heureuse, maintenant ! plus heureuse qu'au temps où vivait cette chère madame Fauconnier, dix fois plus hypocondriaque qu'elle n'était infirme. Elle a été couchée sur le testament de sa maîtresse, pour une rente égale aux honoraires qu'elle recevait, et la bonne demoiselle, libre d'entraves, s'en est allée vivre en Saintonge, à Royan, je crois... On dit qu'un vieux grand-père, dont elle était l'unique soutien, est mort à la même époque que madame Fauconnier... C'est une fille fort estimable que mademoiselle Christine, une douceur d'ange et une adresse de fée... »

Elle continua pendant quelque temps, et madame Fauconnier et Christine eurent l'honneur de défrayer la conversation. J'étais heureuse de ce dénouement, et je pensais qu'un jour viendrait où moi aussi, peut-être, j'irais goûter le repos, la solitude, et dans quelque site choisi, abriter, près de l'église, les dernières années de ma vie. Bonne Christine, ouvrière courageuse, elle a accompli sa tâche ; elle a bien mérité ce repos et cette liberté, dans le pays de ses pères, et non loin des tours qui furent leur berceau... Et je gage que dans son étroite fortune, elle trouvera encore moyen de faire du bien. Je salue en idée

Ses petits pénates d'argile,
Compagnons de sa pauvreté...

et je voudrais m'y voir...

Paris, décembre 18...

Je viens d'éprouver une grande joie du cœur que je dois à ma chère Léonide. Elle m'a parlé avec confiance de sa position et des soucis que lui donne l'a-

venir de ses fils, et avec une amitié de sœur, elle a accepté ce que je lui ai offert. Je ferai les frais de l'éducation d'un de ses fils, de Paul, qui ressemble tant à notre père. Quel bonheur ! quand je puis rendre à ma sœur un de ces services qui lient entre elles les âmes, il me semble que je vois mon père et ma mère me sourire, et que je retrouve sur leurs visages chéris

cette expression de plaisir qui les animait lorsqu'ils me disaient autrefois : « Julie, c'est bien ! » Alors, le lien se renoue, et je sens que nous ne sommes pas séparés pour toujours. Je vais écrire une bonne lettre à Léonide, pour la remercier d'avoir accepté, car elle m'a fait tant de joie que je suis mille fois son obligée.

M^{me} BOURDON. (La suite à un autre numéro.)

UNE LIONNE EN AFRIQUE

L'IRIS.

« Avez-vous trouvé des chevaux, madame, et voulez-vous me dire où l'on peut s'en procurer ? »

Celle qui m'adressait ainsi la parole pour la première fois, quoique nous eussions déjà fait ensemble la traversée d'Alger à Philippeville, était une grande femme d'un certain âge, au ton décidé, aux manières libres et originales. Elle avait le visage ovale, des traits réguliers, des yeux d'un bleu verdâtre qui lançaient des éclairs, ou tournaient langoureusement sous des paupières ombragées de longs cils, et, avec cela, un teint si rose, des cheveux si noirs, qu'on était tenté de croire que l'art venait en aide à la nature

Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

Je lui dis que je n'avais point de chevaux.

« Alors comment ferez-vous la route ? »

— Mon mari a la bonté de s'occuper de nos moyens de transport, je l'ai prié de me trouver une voiture.

— Une voiture ! répéta-t-elle en éclatant de rire, est-ce qu'il y a des voitures à Philippeville ? »

Et pirouettant sur ses talons, elle alla rejoindre les jeunes gens qui l'accompagnaient.

Je ne pensai plus à cette femme, qui paraissait trop entourée pour avoir besoin de mon assistance ; sa physionomie dure et hautaine, et ses habitudes cavalières ne me plaisaient nullement ; je continuai à parcourir les rues de Philippeville.

Située dans la baie de Stora, et sur un terrain moins resserré par les rochers, cette ville, que les Français bâtirent en très-peu de temps pour avoir sur la côte une place en communication directe avec Constantine, n'offre rien de remarquable à la curiosité du voyageur. Les rues larges, parfaitement alignées mais presque désertes, paraissent peu appropriées à ce brûlant climat, et les arcades qui bordent à droite et à gauche la voie principale ne peuvent remédier qu'en partie à cet inconvenient. Bâtie sur les ruines de l'ancienne Rusicada, les débris de la cité romaine ont fourni les premiers matériaux de la ville franco-africaine ; des pierres taillées depuis vingt siècles ont servi à la construction des murailles et des ouvrages de défense qui couronnent la crête des

collines, au bas et sur le versant desquels s'étendent les maisons de la ville.

Je demandai l'église, on me conduisit dans une espèce de grange ouverte à tous les vents. Un digne prêtre que son zèle et sa charité avaient mis en relation avec les colons français et étrangers qui composent la population de Philippeville, célébrait la messe, entendue par une foule de Maltais en guenilles ; tout était pauvre dans ce réduit que le bon curé louait à ses frais à raison de cent francs par an, cent francs retranchés sur son nécessaire !... Mais, comme dans l'étable de Bethléem, le Sauveur du monde descendait, plein de tendresse et d'amour, dans cette humble demeure, et les séraphins, invisibles au pied de l'autel, exaltaient les grandeurs du Fils de Dieu. Je m'agenouillai avec joie au milieu de ces pauvres gens, dans cette misérable chapelle si peu digne de l'éternelle majesté ; mais quel édifice élevé par la main des hommes peut être digne de Celui à qui l'univers sert de marchepied ? L'ancien temple de Jérusalem, avec toutes ses magnificences, aurait-il mérité l'honneur que Jésus-Christ accorde à cette humble enceinte, et les chrétiens prosternés au pied de cet autel, n'étaient-ils pas en communication aussi directe avec la divinité que les fidèles priant dans les plus belles cathédrales de France ou d'Italie ! Cependant, malgré ces réflexions consolantes, je regrettais vivement qu'on n'eût point encore élevé à Philippeville l'église dont on a jadis posé la première pierre.

Le lendemain, de bon matin, nous étions tous en route, mon mari à cheval, mes enfants, ma femme de chambre et moi dans une espèce de carriole non suspendue, qui ne ressemblait pas mal à une grande caisse à biscuit, à laquelle on aurait ajouté quatre roues de charrette.

Le voyage, que l'on fait aujourd'hui en douze heures et avec une sécurité parfaite, offrait alors (en 1843) des dangers de plusieurs sortes. Le chemin, à peine tracé au milieu des champs déserts, sur un sol rocailleux, au bord des précipices, ne permettait qu'une allure d'une lenteur désespérante, et l'on versait d'ordinaire trois ou quatre fois avant d'arriver à Constantine. D'autre part, la réputation de férocité des Kabyles, dont on traversait le territoire, n'avait rien de bien rassurant ; ils attaquaient les convois à main armée ; des charretiers et des porteurs de dé-

pêches, partis de Philippeville, avaient été assassinés sur la route, plusieurs voyageurs avaient disparu sans qu'on pût connaître leur sort; et, la semaine précédente, les corps de quelques cavaliers français avaient été retrouvés sans tête à deux lieues seulement de la place. Je ne suis pas très-brave de mon naturel, et, quoique bien décidée à suivre M. de *** partout où il serait possible à une femme d'accompagner son mari, ces tristes aventures, dont mon hôte de Philippeville s'était amusée à m'entretenir, ne laissaient pas que de m'effrayer un peu.

Suivant mon habitude, je fis le signe de la croix en montant en voiture : Dieu est avec nous, me dis-je, et rien ne nous arrivera sans sa permission; il est le maître des événements, et sa volonté toute-puissante, dont un seul acte a suffi pour créer le monde, dirige aussi les moindres événements d'ici-bas, le tir d'une carabine ennemie, comme la chute silencieuse d'une feuille. Alors je priai Dieu avec ferveur d'éloigner de nous tous les périls, de veiller sur les êtres si bons et si tendrement chéris qui m'entouraient, d'envoyer son ange pour leur préparer le chemin, suivant les paroles de l'Écriture; et puis je m'adressai à Marie, l'ancre d'espérance, l'étoile du voyageur; et, confiante en la bonté de Dieu, je repris ma sérénité habituelle.

Notre carriole marchait derrière une *voiture-macon* dans laquelle était étendu sur un petit matelas un officier blessé, qui avait obtenu de retourner à Constantine, où se trouvaient sa femme et ses enfants. Un détachement de cinquante hommes d'infanterie nous servait d'escorte; j'avais recommandé au voiturier de les suivre pas à pas. Nous étions nous-mêmes suivis par sept à huit fourgons, conduits par des hommes du train, armés et résolus. Notre itinéraire était ainsi tracé : nous devions coucher ce jour-là au camp d'El-Arrouch, le lendemain à celui de Smendou, et le troisième jour à Constantine, à moins que les pluies d'automne, que de gros nuages noirs semblaient nous présager, ne vissent grossir subitement le torrent de Smendou, ce qui nous obligerait à attendre avec patience dans les murs d'enceinte du camp que les eaux fussent écoulées.

La portion de la route qui conduit de Philippeville à El-Arrouch est moins triste et moins aride que le reste du chemin; quelques jardins, plantés d'arbres fruitiers, s'élevaient déjà dans les environs de la ville, et les ceps des jeunes vignes, grimpant le long des murs, ou se traînant sur la terre fraîchement remuée, réjouissaient la vue; des pins rabougris et des buissons de lentisques verdoyaient sur les collines, et le pâle feuillage de l'olivier ombrageait les champs nouvellement ensemencés. L'air était tiède comme dans un jour de printemps; le soleil, doucement voilé, semblait vouloir ménager notre délicatesse d'Européens. Quelques Arabes, enveloppés de leurs blancs burnous, se montraient de loin en loin, comme pour compléter le paysage, mais leur aspect n'avait rien d'hostile; les uns, accroupis sur des rocs escarpés, paraissaient faire partie du bloc de pierre qui leur servait de siège, tant leur contenance était immobile; les autres, la main appuyée sur une charue dont le soc pénétrait seulement de quelques lignes dans un terrain pierreux, suivaient nonchalamment la marche lente des bœufs et des mulets, que ne pressait aucun aiguillon. Les soldats de l'escorte

chantaient de gais refrains qui marquaient le pas plus agréablement que le tambour; des nuées d'étourneaux traversant les airs venaient s'abattre dans les champs pour s'y reposer, et pour manger les grains répandus çà et là; d'autres jolis oiseaux sautillaient gentiment sur la route, faisant entendre leur doux ramage, sans paraître effrayés de notre présence; il n'y avait pas moyen de s'abandonner à la crainte au milieu de cette nature si calme et de nos braves compagnons de route; aussi mes terreurs de la veille s'étaient-elles évaporées avec la rosée du matin; une douce rêverie s'empara de mon âme, je pensai à la bonté de Dieu, qui répand partout ses bienfaits, tout en diversifiant ses dons, de sorte qu'il en est des différents climats comme des différentes conditions de la vie, pas un seul où l'homme ne puisse avoir sa part de jouissances.

Pendant ce temps, M. de ***, monté sur une jument blanche comme neige, caracolait sur la route, fournissant une course rapide, et retournant ensuite vers nous pour se conformer à notre allure. Les deux chevaux arabes qui traînaient la carriole piaffaient d'impatience d'être retenus au pas; peu à peu ils prirent le devant sur les soldats d'infanterie, et s'éloignèrent des lourds fourgons qui marchaient plus lentement encore; bientôt nous ne vîmes plus de notre escorte que les baïonnettes des fusils, brillant de temps à autre sous l'éclat passager d'un rayon perçant les nuages, et nous n'entendîmes plus, des chansons guerrières, qu'un refrain répété en chœur, et nous parvenant à peine, renvoyé par un écho lointain.

Dans ce moment, un groupe bizarre s'avança sur la route. C'était d'abord un homme dans la force de l'âge, gravement drapé dans son burnous, le chapelet à la main et la pipe à la bouche. La corde de chameau, qui ceignait sa tête à triple tour, annonçait un personnage d'une certaine distinction; il montait une mule vigoureuse recouverte d'un tapis rayé de vives couleurs. Derrière lui se traînaient péniblement deux pauvres femmes, courbées, l'une sous le poids d'un fagot de menues branches, et l'autre sous celui d'un sac qui paraissait rempli de grains. Elles marchaient pieds nus sur la terre durcie et parsemée de cailloux. Une méchante djebba (1) qui laissait découverts jusqu'à l'épaule des bras noircis par le soleil, était retenue autour de leur taille par un simple mouchoir de couleur; leurs cheveux noirs, divisés en deux grosses tresses au sommet de la tête, couronnaient leur front et accompagnaient les joues pour se relever par derrière sous une pièce de coton roulée en forme de turban; d'énormes boucles d'argent pendaient à leurs oreilles; plusieurs anneaux du même métal ornaient leurs jambes, et produisaient en se choquant les uns contre les autres un bruit semblable au cliquetis de la chaîne des forçats. Hélas! sauf le remords, sans doute, la condition de ces pauvres femmes est presque aussi misérable que celle des habitants de nos bagnes! Esclaves de leur père d'abord, de leur mari ensuite, chargées des travaux les plus rudes de la campagne, battues souvent, abandonnées quelquefois, moins prisées dans leur vieillesse que la jument poulinière qui enrichit son maître, ou que la vache aux fécondes mamelles qui dés-

(1) Espèce de robe.

altère la famille, elles n'ont, pour adoucir leurs travaux et leurs souffrances, ni l'espoir d'une récompense éternelle, ni l'exemple d'un Dieu fait homme, travaillant de ses mains pour gagner sa vie, et mourant sur une croix, exemple qui peut ennoblir, à des yeux chrétiens, les travaux les plus abjects, et faire supporter sans murmurer les maux les plus cuisants. Oh ! si les femmes soi-disant incomprises de notre Europe, qui attachent je ne sais quel sot amour-propre à se poser en victimes, finissent par se persuader qu'elles le sont en effet ; si elles souffrent réellement du poids d'une existence embellie par tous les dons de la fortune et de la liberté, tant l'imagination a d'empire sur les âmes éternelles par l'oisiveté et surexcitées par le désir de jouer un rôle intéressant dans la grande comédie du monde ; qu'elles comparent leur sort à celui de la pauvre Bédouine, courbée sous le joug d'un despotisme grossier, abruti par l'ignorance et les mauvais traitements. Cessant alors de se forger des maux imaginaires, elles béniront le ciel de les avoir fait naître chrétiennes, et, retrempeant leur esprit dans les maximes d'une religion qui leur assigne une si belle part de considération et de bonheur, elles trouveront dans la pratique des devoirs charitables que leur impose le christianisme, un but utile à leur vie ennuyée ; et leurs peines fictives, fruit d'une imagination désœuvrée, s'évanouiront aux douces clartés de l'Évangile, comme les fantômes qu'enfante le cauchemar disparaissent aux rayons de l'aurore.

L'Arabe, dont la rencontre imprévue venait de faire naître ces réflexions, ne daigna pas même jeter sur nous ces regards curieux dont je ne me faisais pas faute à son égard ; mais se retournant vers les deux femmes, il leur dit quelques mots que je ne pus comprendre, puis il fit trotter sa mule, et ses compagnes hâtèrent aussi le pas.

Je suivis longtemps de l'œil ces deux pauvres créatures qui m'inspiraient une tendre pitié. Elles ne continuèrent pas à marcher sur la route, mais tournant à droite au milieu des chardons et des artichauts sauvages qui couvraient un champ non labouré, elles s'avancèrent vers un douair (1), dont j'aperçus au loin les blanches tentes, rehaussées par le milieu en forme de dôme ; bientôt je les perdais de vue derrière un petit monticule, et je demeurai toute pensif. L'air bourru de ce vilain Arabe, qui se dandinait sur sa mule tandis que ces pauvres femmes marchaient si péniblement près de lui, me mettait en colère contre Mahomet et le koran, et contre les Français eux-mêmes, qui ne s'inquiétaient nullement de réformer des coutumes si absurdes ; puis je réfléchissais à la considération, aux égards, aux tendres soins dont j'étais constamment entourée, et qui m'avaient paru jusqu'alors choses si naturelles, si nécessairement dues à ma qualité de femme, que je ne pensais même pas à en être reconnaissante. Dans ce moment, M. de *** s'approcha de nous ; il avait mis pied à terre,

il tenait d'une main la bride de son cheval, et de l'autre une fleur bleue qu'il venait de cueillir pour moi au fond d'un ravin ; c'était un iris tout semblable à nos iris de France, seulement il fleurissait en automne, et je n'en avais vu qu'au printemps ; je respirai avec délices la douce odeur de cette fleur champêtre, en appréciant mieux que jamais, sans doute, l'aimable attention de celui qui me l'offrait. Au bout d'une certaine dépas, de grosses touffes des mêmes iris vinrent réjouir mes yeux : les bords de la route en étaient parsemés. Mes enfants demandèrent à descendre de voiture pour en former des bouquets ; j'imitai leur exemple, l'air était si doux, le calme si parfait ! Nous marchâmes ainsi un quart d'heure ; moi, appuyée sur le bras de M. de *** , lui faisant part de mes réflexions intimes, de mes sensations, de toutes mes pensées enfin ; mes fils, suivis de la femme de chambre, s'ébattaient joyeusement sur le chemin, cueillant des fleurs, poursuivant les oiseaux, faisant retentir l'air de cris de plaisir. Pendant ce temps, le voiturier, presque assoupi sur son siège, laissait flotter les rênes sur le cou des chevaux, et ceux-ci, délivrés du frein qui les fatiguait, passèrent du pas au trot et du trot au galop, sans que personne se mit en peine de réprimer leur ardeur. En quelques minutes, ils mirent une telle distance entre eux et nous, que voiture et attelage ne nous parurent plus que comme un point noir sur le blanc terrain de la route. Dans ce moment, un groupe presque imperceptible d'abord, mais qui prit bientôt des proportions distinctes, se dessinait à l'horizon sur une petite colline dans la direction du douair que nous avions aperçu de loin ; c'étaient plusieurs cavaliers montés sur des chevaux rapides, comme il était facile d'en juger par le peu de temps qu'il nous avait fallu pour les voir grandir à nos yeux. Le regard fixé sur eux, nous les voyions s'avancer avec une extrême vitesse. Avaient-ils été avertis de notre passage par l'Arabe et par les deux femmes que nous avions rencontrés d'abord, et qui nous avaient vus tout à fait isolés ? Telle fut la pensée qui traversa mon esprit. Quant à mon mari, il ne prononça pas un mot, mais il remonta à cheval, arma ses pistolets, et cette précaution que je lui vis prendre mit le comble à ma frayeur, en me montrant que mes craintes étaient partagées. Mon cœur battit avec force, tous les récits de mon hôtesse se représentèrent à ma mémoire, comme des fantômes subitement évoqués ; je tournai des regards inquiets sur la route que nous venions de parcourir, dans l'espérance d'apercevoir les soldats de l'escorte, mais je ne vis que les ornières blanchâtres tracées par les roues de voiture et serpentant comme deux longs rubans au milieu des champs déserts. Alors, j'appelai mes enfants, je les saisis brusquement par la main, et me groupant avec eux derrière M. de *** , j'attendis dans une inexprimable angoisse le dénouement de cette aventure.

Comtesse de LA ROCHEAIE.

(La suite à un autre numéro.)

(1) Réunion de tentes.

CÉCILE

I

J'avais treize ans, et, pour la première fois, j'allais savoir autrement que par oui-dire ce qu'on entendait par vacances. Jusque-là, ma mère, toujours malade depuis son veuvage, n'avait pu me rappeler à Dinan, où elle habitait avec ma jeune sœur, et l'époque si impatiemment attendue par mes camarades du collège de Beaupréau ne s'était distinguée des autres, à mes yeux, que par un douloureux isolement et beaucoup d'ennui. Il faut avoir éprouvé cet ennui trois années consécutives, entre les murs désertés d'une salle d'études, pour comprendre avec quel bonheur je m'élançai dans la voiture qui devait me ramener enfin pour six semaines au bord de la Rance. Tout se réunissait, d'ailleurs, pour donner à ce voyage trop différé une allégresse sans mélange : ma mère m'avait écrit que sa santé s'améliorait de jour en jour; ma sœur ajoutait à cette bonne nouvelle des projets de parties de campagne où nous devions mettre joyeusement le temps à profit; de plus, j'allais entrer en quatrième; je revenais chez moi en triomphateur, et j'étais si convaincu de l'importance de mon personnage, je lui rêvais partout un accueil si empressé, si glorieux, que j'avais toutes les peines du monde à contenir l'excès de ma joie et de mon orgueil. Un de mes condisciples, qui fit avec moi les deux tiers de la route, ne cessait de me répéter, en me poussant du coude, ce vers d'Horace que je ne comprenais pas encore, et qu'il n'entendait guère mieux que moi :

Nunc decet aut veridi....

Mais, pardon, mesdemoiselles, j'oublie que la langue d'Horace ne vous est pas familière : je redeviens écolier.

J'ai conservé de mes compagnons de voyage, des postillons, des hôteliers, des mendiants même qui, à chaque relai, entouraient notre voiture, une idée si riante et si agréable que je suis fortement tenté aujourd'hui de nier le progrès, au moins en ce qui touche les mendiants, les aubergistes, les postillons et les voyageurs. Sur un chemin d'une quarantaine de lieues, je ne me rappelle que physionomies avenantes, regards de bienvenue et paroles de bon accueil. Ce fut bien autre chose encore à mon arrivée dans la maison de ma mère ! La pauvre femme ne pouvait détacher ses lèvres de mes joues, qu'elle inondait de ses pleurs. J'étais son premier né, et l'enfant chéri qu'elle se reprochait d'avoir laissé si longtemps en exil ; Rosalie, ma sœur, me prodiguait aussi ses caresses. Ce fut un beau jour dans ma vie que celui-là !

Notre première entrevue avait lieu dans une cour dominée par un frais jardin, et commune à deux

maisons blanches qui, avec leurs persiennes grisâtres, leurs perrons de sept marches et la vigne entourant les fenêtres de capricieux festons, se ressemblaient comme deux sœurs jumelles. L'une de ces maisons appartenait à ma mère, l'autre était habitée par la famille d'un capitaine au long cours. Ma mère et ma sœur me tenaient chacune un bras et se disposaient à me conduire dans la petite chambre qu'elles m'avaient préparée, lorsqu'une voix enrouée, étrange, répéta deux fois mon nom au-dessus de ma tête. Je tressaillis. Au même instant un éclat de rire enfantin partit de la terrasse au fond de la cour, et j'aperçus, entre des sorbiers garnis de leurs grappes de corail, deux jolies têtes blondes qui se penchaient curieusement de notre côté. Ma sœur leur fit un signe de la main en riant aussi, et la voix que j'avais entendue d'abord, recommença son appel :

« Ferdinand ! Ferdinand ! »

Puis, aussitôt, sans aucune transition de nature à ménager ma délicatesse :

« As-tu déjeuné, Jacquot ? Ferdinand, as-tu déjeuné ? »

Cette singulière alliance de mots ou plutôt cette confusion excita l'hilarité de ma sœur et des deux enfants qui lui répondaient de la terrasse. Je m'associai franchement à leur gaieté. Quel bonheur ! un perroquet ! moi qui me montrais déjà si fier au collège d'un geai assez maussade que j'élevais sous un vieux carton de chapeau !

« Il est du plus beau gris perle, s'écria Rosalie en m'entraînant dans la maison; sa queue est rouge, son plumage lustré, son bec noir, son œil d'or ! Et puis, Cécile et moi, nous lui apprenons tant de choses depuis un an pour te divertir ! »

Nous étions arrivés en quelques bonds dans la chambre qui m'était destinée. Je ne vis point alors avec quel soin ma mère avait orné cette chambre; je n'eus pas un regard pour les livres élégamment reliés, le pupitre en palissandre, les géraniums blancs et roses, qui, à travers les vitres, se mêlaient aux feuilles de la vigne; je n'avais d'yeux que pour l'oiseau, perché sur son bâton, la tête de côté, montrant seulement un œil, de l'air le plus narquois, le plus insolent. Après s'être fait prier quelques instants pendant lesquels il multiplia les attitudes provocantes, tantôt se dandinant comme un jeune fat, tantôt marchant d'un pas grave et se rengorgeant comme un nouvel enrichi, monseigneur le perroquet daigna montrer enfin ce qu'il savait faire. Il commença d'abord par m'appeler plusieurs fois en accompagnant mon nom de grands éclats de rire. Cette manière de réclamer mon attention, me fit un plaisir extrême, et je me sentis parfaitement disposé à couvrir d'applaudissements une danse savoyarde que

notre savant emplumé exécuta d'une façon vraiment comique. J'étais émerveillé, et je ne savais comment remercier ma sœur de l'aimable surprise qu'elle me préparait depuis si longtemps.

« Non, non, garde tout cela pour Cécile, me disait Rosalie en me poussant vers la fenêtre, et la main tendue vers les sorbiers. Jamais ce soursnois de Perle n'aurait appris à danser la catarinette sans la patience de Cécile, qui n'épargnait rien pour réussir. Oh ! tu vas connaître Cécile et son petit frère Félix ! Elle est si jolie, notre petite voisine ! plus jolie encore que Perle ! »

Cela me paraissait difficile ; cependant, quelques heures après, je partageais entièrement l'opinion de ma sœur.

Le père de Cécile se nommait M. Arnaud ; il voyagea en ce moment dans les mers de l'Inde. Sa famille, avec laquelle je fis bientôt connaissance, se composait d'une femme et de deux enfants, dont l'aînée, la jeune fille, avait dix ans, et le plus jeune, Félix, quatre ans à peine. Madame Arnaud s'était mariée tard, et elle avait déjà dépassé son huitième lustre à l'époque où j'entraî pour la première fois dans son salon. Elle était grande, pâle, amaigrie, fatiguée par les bals, les spectacles, qu'elle recherchait avec passion depuis plus d'un quart de siècle. Je vous citais Horace, il n'y a qu'un instant : eh bien ! la philosophie de ce poète se serait ici de l'histoire. « Garde-toi, disait-il, garde-toi de l'informer de ce qui peut arriver demain, et chaque jour que le sort te donne, regarde-le comme autant de gagné. Je hais la main trop économe. Que tout soit jonché de roses ! Tu sauveras des mains d'un héritier ce que tu donnes à tes plaisirs. »

Autant notre maison, souvent attristée par les maladies de notre mère, était grave et silencieuse, autant la demeure de madame Arnaud était animée et bruyante. Ma mère n'avait pas encore permis à Rosalie de se réunir à la petite société qui se rassemblait presque tous les soirs chez la mère de Cécile, mais elle ne voyait aucun inconvénient à laisser ma sœur jouer et courir, dans le jardin voisin du nôtre, avec un enfant de son âge. Cette enfant, d'ailleurs, possédait plusieurs talents : on admirait sa force sur le piano, et l'étendue de sa voix, la pureté de son chant auraient fait pâlir plus d'une cantatrice en vogue. On la louait beaucoup, et sa mère n'épargnait rien pour lui faire jouer le rôle d'un petit prodige. Heureusement, le bon naturel de l'amie de ma sœur triomphait de cette position dangereuse : il était impossible de trouver plus de simplicité et de joyeux abandon.

Il ne s'était pas écoulé trois jours, que l'intimité la plus cordiale et la plus confiante régnait entre les trois autres enfants et moi. Perle avait beaucoup aidé à ce résultat, et je m'en trouvais si bien, que j'aurais voulu passer toutes les années de ma vie sous les sorbiers du jardin où dans le salon de madame Arnaud ; je dis le salon, car, cédant aux instances répétées qui lui étaient faites, notre mère nous permit enfin d'y figurer quelquefois. Cette autorisation, qui nous fit bondir d'allégresse, ne fut pas donnée sans inquiétude. Etonnés, nous nous demandions, Rosalie et moi, comment l'on pouvait hésiter un instant à nous laisser voir une société si gaie, si amusante. Aujourd'hui, je ne m'étonne plus que d'une chose, c'est que la bonté de notre mère ait pu l'emporter ainsi, en cette occasion, sur sa prudence.

Les soirées se passaient à faire de la musique, à jouer des charades, et surtout à lire des romans. Assises dans un coin, devant un damier ou un jeu de patience, Rosalie et sa compagne ne prêtaient aucune attention aux infortunes de *Malvina*, de *Mathilde*, aux terreurs de l'héroïne du *Château d'Udolphe* ; mais moi, sous le charme des belles éplorées, je suivais leurs aventures avec tout l'intérêt de la passion. Madame Arnaud achevait de se fausser l'esprit par ces lectures, qu'elle rendait plus dangereuses encore, en supposant dans son petit cercle des situations analogues à celles dont l'entretenaient Anne Radcliffe et madame Cottin. Je me souviens, par exemple, d'un jeune avocat, qu'elle disait atteint d'une maladie de langueur par suite d'une inclination malheureuse, et sur les souffrances duquel elle voulait, un jour, devant moi, attendre une jeune fille qu'elle supposait l'objet de cet amour lamentable. La pauvre enfant sortit du salon le cœur navré, et persuadée qu'il lui fallait choisir au plus tôt entre un mariage qui lui souriait peu et la douleur de causer la mort d'un galant homme. Celui-ci, heureusement, ne la laissa pas longtemps dans cette perplexité. On apprit, le lendemain, qu'il épousait une héritière à moitié idiote, dont le rusé compère convoitait la dot depuis trois ans.

Cet affront à ma perspicacité ne découragea point la mère de Cécile, car, deux ou trois jours après, elle recommença ses suppositions chimériques en choisissant d'autres héros. Pour moi, je vous le disais tout à l'heure, je prenais goût à ces histoires, et j'écoutais surtout avec ravissement le récit des amours précoces telles qu'on en rencontre aux premières pages d'un grand nombre de romans. Tout ce qui pouvait me donner quelque importance me soutiait alors, et je n'eus pas de peine à me persuader, excité par les insinuations de madame Arnaud, que l'âge de treize ans était fort convenable pour choisir et être choisi. Choisir ? j'aurais tort de vous laisser croire que, dans mon imagination d'écolier, Cécile pouvait avoir des rivales. Non, je n'avais à décider qu'entre les différents moyens de passer agréablement mes premières vacances : il fallait seulement savoir si je jouerais à l'amoureux pendant un mois ou si j'accorderais la préférence à d'autres amusements ; à collin-maillard, par exemple, ou au cheval fondu.

Je m'arrêtai au premier parti, et, pour n'avoir pas à revenir sur ma décision, j'usai deux lames de canif à graver sur les arbres du jardin le nom de mon enchanteresse. Mes initiales et des enjolivements d'un goût douteux achevèrent de donner à ce travail je ne sais quoi de hardi et de solennel qui me causa bien quelque trouble lorsque, caché derrière une charmille, je vis les deux petites amies y arrêter les yeux en même temps.

« Tiens ! que c'est donc joli ! s'écria ma sœur en prenant dans ses bras le petit Félix pour lui faire admirer mon chef-d'œuvre.

» — Où êtes-vous, Ferdinand ? ajouta sa compagne avec autant de sérénité. Venez-donc, monsieur, et écrivez encore quelque chose devant nous. »

Je sortis de ma cachette, assez mécontent qu'on attachât si peu d'importance à ce qui me semblait un aveu des plus téméraires. Perché sur l'épaule de Cécile qu'il ne quittait guère dans nos promenades au jardin, Perle m'accueillit par son mouvement de tête habituel et un éclat de rire presque insultant. Cet oiseau était bien

l'être le plus goguenard qu'on pût rencontrer : lorsqu'il inclinait le cou et relevait bizarrement le bec en me jetant un regard oblique, je n'étais jamais parfaitement à l'aise.

« Que voulez-vous que j'écrive ? demandai-je d'un air piqué.

» — Eh ! n'importe quoi ! dit Rosalie.

» Non, non, s'écria la sœur de Félix ; quelque chose de drôle, d'amusant, le nom du père Toussart, par exemple. »

Le père Toussart ou plutôt l'individu qu'on désignait à Dinan par ce sobriquet, faisait partie, en qualité de premier comique, d'une troupe de comédiens dont les représentations venaient de commencer. Il n'était bruit dans la ville que des soirées désopilantes dues à la franche gaieté du père Toussart, dont le nom venait de quintes de toux qu'il mêlait invariablement à ses rôles, et toujours de façon à provoquer le fou rire des spectateurs. La demande de Cécile acheva mon désappointement. Toute idée sentimentale s'effaçait devant le souvenir du comédien ; aussi refusai-je assez aigrement de sacrifier une lame de canif pour graver le nom d'un bateleur.

« Vous êtes bien dédaigneux, dit l'enfant avec un haussement d'épaules que je vois encore, et, si Perle vous ressemblait, je ne l'aimerais point. Perle, mon vieux camarade, veux-tu danser cataninette en l'honneur du père Toussart ? Voyez ! le voilà qui se dandine et se dispose à danser. Bien, Perle ! à la bonne heure, mon garçon ! Tu es plus gentil que ton maître. »

Heureux Perle !... Un odieux rival, pensai-je ; mais non, l'instant d'après, le passage d'un papillon avait fait oublier l'oiseau, le père Toussart et le nom gravé sur l'écorce.

Seul, je me souvenais de tout, excepté de mon zèle pour l'étude et de l'ambition que j'avais eue jusque-là d'expliquer bientôt Horace et Tacite. Qu'était-ce, en effet, que l'admiration d'un professeur en lunettes auprès d'un regard satisfait de mon idole ?... Décidément, j'étais amoureux ; il fallait bien le reconnaître au soin que je prenais de recourir tous les jours à la pommade pour ramener à l'ordre une mèche rebelle ; aux questions que j'adressais à ma sœur sur la bonne grâce de mes nœuds de cravate, à mes exigences soudaines, à ma tyrannie féroce envers la malheureuse servante chargée de broser mes habits et de cirer mes souliers. Je convoitais aussi avec fureur les gilets soie et velours, tels que les portaient alors les jeunes gens les plus à la mode, et je ne pouvais arrêter les yeux sur mon miroir sans trouver ma bouche trop grande et mon nez trop long. Je trouvais également des indices sur l'état de mon cœur, dans mes soupirs, à l'église, au moment des publications de mariages, et dans la grande consommation de sucre candi que je faisais, uniquement parce que Cécile daignait en accepter des morceaux. Mes préoccupations et mes prévenances étaient remarquées, sinon par l'aimable enfant qui en était l'objet, du moins par madame Arnaud. Celle-ci employait, pour m'encourager, un petit manège que ma candeur et ma vanité accueillaient également bien. Elle s'inclinait vers l'oreille d'un habitué du salon, et assez haut pour qu'il me fût possible de l'entendre :

« — Pourquoi pas ?... disait-elle : il y a des exemples d'attachements sérieux qui se sont formés dès cet âge-là. Nous verrons ! nous verrons ! »

Je me croyais donc fort épris, ce qui n'empêchait pas les distractions de se succéder dans ces journées délicieuses où tant de nouveaux plaisirs se disputaient mes moments. Si vous connaissez Dinan et la beauté de ses campagnes, figurez-vous ce que devait être ce jardin dominant la vallée de Léhon ! figurez-vous nos promenades aux alentours, tantôt perdus dans l'obscurité des bois, tantôt bercés sur les eaux de la Rance, entre deux rivages enchanteurs. J'ai revu souvent, depuis, les mêmes lieux, mais en visitant pour la première fois ces groupes de rochers, ces ruines de châteaux et d'abbayes, je sentais en moi des ravissements, des élans de félicité qu'un autre âge ne m'a jamais rendus.

Les vacances allaient finir, et, pour la quatrième ou la cinquième fois, nous partagions, ma sœur et moi, un dîner sur l'herbe, auquel nous avait invités madame Arnaud. Le couvert avait été mis sous les châtaigniers avoisinant l'abbaye de Saint-Magloire, et déjà l'on avait chanté des chœurs, des duos, en s'accompagnant tour à tour de la guitare et du hautbois. Jamais la gaieté n'avait été plus expansive et plus folle. Tout à coup Cécile, qui venait de se surpasser dans une ariette de Méhul, se plaignit de la fatigue, et sortit de notre cercle d'un air pensif ; je la suivis du côté des ruines vers lesquelles elle se dirigeait, et j'y entrai sur ses pas.

« Toujours les mêmes, dit à demi-voix madame Arnaud : Germeuil et Nina ; Paul et Virginie ! »

Sans l'avoir entendue, Nina ou Virginie alla s'asseoir sur un chapiteau renversé. Elle ne m'aperçut qu'alors.

« Ferdinand, dit-elle, laissez-moi seule ici un moment. Tout à l'heure, en chantant, j'ai senti que j'allais pleurer, et j'ai voulu cacher à maman... »

Elle ne put achever. Sa tête tomba dans ses mains, et je vis ses pleurs couler à travers ses doigts.

Je peindrais difficilement ma surprise.

« Cécile ! m'écriai-je, que vous est-il donc arrivé ? »

« — Je ne puis le raconter, Ferdinand, reprit-elle en pleurant toujours ; maman me l'a défendu ; mais j'ai peur, oh ! j'ai peur, et je suis bien triste ! Si vous saviez ce que papa écrit... et puis, il y a un méchant homme qui nous chassera de notre maison et qui prendra mon piano. »

L'idée qu'il se trouverait un homme assez barbare pour affliger celle que j'aimais et qui me parlait d'un ton si doux me paraissait invraisemblable. La chasser de sa maison ! Prendre son piano ! et de quel droit ? Nous avons des lois qui empêchent de piller les gens. Ne pouvait-on à temps prévenir la gendarmerie ? Un mot seulement, et je me chargeais de ce soin.

Ma proposition n'eut aucun succès, et l'enfant refusa de s'expliquer davantage. Rosalie vint nous rejoindre l'instant d'après, et, avec elle, madame Arnaud, qui ne nous laissa plus seuls le reste du jour. Je revins chez moi très-préoccupé et regrettant amèrement de m'écloigner au moment même où quelque péril menaçait ma petite amie. Forcé de partir dans moins de quarante-huit heures, je voulus avoir la consolation de veiller une nuit ou deux à la sûreté du piano. Remonté dans ma chambre, j'allai donc m'asseoir résolument près de ma fenêtre, et l'oreille attentive, l'œil au galet, j'attendis jusqu'à deux heures du matin l'ennemi secret qui semblait en vouloir à l'épINETTE de Cécile. Le misérable ne paraissait point. J'étais accablé de sommeil, et, malgré moi, tout en adressant les plus durs reproches

à ma faiblesse, je finis par tomber tout endormi dans un fauteuil.

Ce fut là que ma mère me retrouva quelques heures après.

« Comment ! s'écria-t-elle, tu ne t'es pas couché cette nuit ? »

Il fallut répondre.

« — Ma mère, j'étais là en sentinelle... Cécile pleurait, hier, et, sans vouloir se confier à moi, elle ne m'a pas caché que des méchants se disposaient à persécuter sa famille. J'ai pensé qu'ils viendraient peut-être cette nuit... et alors... »

« — Alors, reprit ma mère, tu veillais pour prévenir un enlèvement ; ta jeune imagination se figurait déjà quelques scènes des *Mystères d'Udolphe* ou du *Confessionnal des Pénitents noirs*. Pauvre chère enfant, rassure-toi de ce côté : il s'agit simplement d'un propriétaire dont l'unique tort est de croire qu'avant de passer sa vie dans les plaisirs, il serait urgent de songer d'abord à payer son loyer. Je te fais cette confidence pour t'inviter à tirer profit des semaines que tu viens de passer dans une société trop frivole. Notre maison est si triste, que le courage m'a manqué pour te retenir près de moi. Cependant, il est temps que ces relations finissent, surtout pour ta sœur, et je n'ai pu me défendre d'un mouvement de satisfaction en apprenant que tes nouveaux amis allaient habiter à l'autre extrémité de la ville. »

Ma mère avait compté sans mes treize ans et mon ignorance complète du monde, en se figurant que les embarras d'argent dont elle me parlait seraient pour moi une leçon de morale. Loin de déposer à mes yeux la mère de Cécile, je sentais que sa détresse me la rendait plus chère, et je me demandais généreusement comment je pourrais venir à son secours. On racontait au collège l'histoire de trois écoliers qui, au moyen de privations héroïques, et en s'aidant aussi de la vente de quelques vieux livres, étaient parvenus à se procurer une somme suffisante pour aller s'établir, en Robins, dans une île déserte. Pourquoi, me dis-je, ne ferais-je pas également des économies ? J'achetais autrefois pour mon déjeuner des pruneaux, du fromage... c'est fini maintenant ! J'aborde résolument le pain sec !... Et puis, combien de choses inutiles dont je trouverai bien à me défaire ! Voyons : du papier, une plume ; écrivons une liste.

Et je passai une bonne heure assis devant mon pupitre, dressant l'état des richesses dont je croyais pouvoir disposer. 1° une petite montre d'argent toute bosselée et dont l'aiguille marquait invariablement midi ; 2° une bourse en filet, percée à l'une de ses extrémités, mais dont les anneaux en chrysocale brillaient toujours du plus vif éclat ; 3° un vieux dictionnaire latin privé de son titre, taché d'encre et signé de mon nom presque à toutes les pages. Ces superfluités et d'autres encore avaient leur valeur. La vente faite, je pouvais en envoyer le produit à madame Arnaud au moyen d'une lettre anonyme. « Un parent » éloigné et favorisé de la fortune, vient d'apprendre, etc. » C'était charmant.

En attendant, j'étais fort peiné de me séparer de Cécile, et je le regrettais d'autant plus que ma mère m'avait dit son projet de cesser toute relation avec madame Arnaud. Si j'allais être oublié à Dinan, tandis que je sacrifierais à Beaupréau les pruneaux, le fromage, le

dictionnaire et le reste ! Une idée sublime me vint ou plutôt cette idée, le perroquet, me la suggéra :

« Ferdinand, cria-t-il de sa voix moqueuse, Ferdinand ! Rosalie ! Cécile !

— Oui, Perle, c'est toi, mon chéri ; c'est toi qui lui parleras de ton maître, le matin, à midi, le soir, toujours ! Je vais prier, supplier ma mère... Oh ! Perle ! que tu vas être heureux ! Vite, dis-moi que tu es content ; dis-moi merci.

Perle allongea le cou en arrêtant sur moi son regard de côté, et voulant apparemment me prouver sa joie plutôt par des actions que par des paroles, il dansa la catharinette. J'étais ravi.

L'affaire s'arrangea comme je l'avais désiré. Notre mère n'était pas fâchée de reconnaître ainsi des politesses qu'elle n'avait acceptées, pour nous, qu'à contre-cœur. En outre, l'oiseau prononçait fréquemment le nom de Cécile ; ce nom, mieux valait ne plus l'entendre après la séparation entre celle qui le portait et ma jeune sœur. Je ne connus que plus tard les motifs du bon accueil fait à ma requête. Peu m'importaient les motifs pourvu que le cadeau fût autorisé.

L'oiseau sur le poing et, dans l'autre main, la cage, j'allai rejoindre Cécile au jardin où je la trouvais portant le petit Félix dans ses bras, et le berçant, joue contre joue, comme pour l'endormir. Perle était également chéri de tous les deux, et ils poussèrent en même temps un cri de plaisir en apprenant que désormais le perroquet ne les quitterait plus. Dans l'élan de sa reconnaissance, Cécile ne vit rien de mieux que de me faire embrasser trois fois son petit frère.

Ce fut tout ; et j'eus la mortification de voir que la possession de l'oiseau compensait, et au delà, pour notre compagne de jeux, l'idée de mon prochain départ. Elle semblait avoir oublié aussi toutes les appréhensions de la veille. Du reste, son rire si franc et si joyeux eut bientôt raison de mon dépit. La journée se passa aussi galement que de coutume, et le soir, en disant adieu à madame Arnaud, j'avouai tout bas que pas un de mes camarades de collège ne me consolait de l'absence du petit Félix et de sa sœur.

« Cher, bien cher monsieur, répondit madame Arnaud, je vous ai deviné depuis longtemps et je vous supplie de ne pas vous laisser abattre par le chagrin. Vous avez treize ans accomplis, et, dans votre position de fortune, à vingt ans, rien ne vous empêchera, j'espère, de vous marier. En attendant, voici un petit souvenir dont vous apprécierez l'intention. C'est la romance de l'*Amandier*, copiée par elle, une romance délicieuse que vous connaissez déjà, et que vous chanterez, là-bas, en pensant à nous. »

Et la dame, avec un attendrissement bien joué, murmura deux ou trois vers de la romance de M. Ségur :

O toi qui sept fois dois renaitre
Avant que nos nœuds soient formés !

J'étais enfin pris au sérieux dans mes velléités romanesques ; quel honneur pour un écolier ! Il y avait là de quoi me consoler de tous les chagrins.

Je partis ; et si j'avais réellement besoin de consolations en quittant Cécile, j'en trouvais d'autres que ce petit mouvement de vanité. Une foule d'amis attendaient mon retour à Beaupréau, et ces amis se montraient si gais en toute occasion, qu'il était impossible de conserver seulement deux jours, au milieu d'eux,

des pensées mélancoliques. Les couplets où l'exemple de Jacob et de Rachel m'invitait à la patience, traînaient un mois dans la classe, et passèrent de main en main jusqu'au moment où l'un de mes camarades s'en servit pour envelopper un bâton de réglisse. J'ai à peine besoin d'ajouter que les déjeuners au pain sec restèrent à l'état de projet. Savais-je si la position de madame Arnaud n'avait pas changé d'une manière heureuse? Dans tous les cas, mon premier roman était fini, et lorsque, l'année suivante, je vis revenir l'époque des vacances, je ne me rappelai la petite compagne de ma sœur que comme je l'eusse fait d'un garçon de mon âge, bon, aimable, et joignant à ses mérites personnels l'avantage de posséder un beau perroquet.

Il s'était passé bien des choses à Dinan pendant mon absence.

D'abord, la semaine qui suivit mon départ, madame Arnaud avait quitté notre voisinage pour aller occuper, dans la rue de l'Horloge, un logement d'un prix moins élevé. Les parents de Cécile étaient entièrement ruinés, et les folles spéculations du père dans ses voyages, les prodigalités de la mère, insatiable sur le chapitre toilette et plaisirs, avaient eu part égale à ce résultat. Du reste, aucun des deux époux n'avait tenté un effort pour arrêter l'autre sur la pente où il se laissait glisser : « Chère amie, écrivait le marin, je viens de risquer dans une fatale entreprise la dernière somme que tu as réussi à me procurer. Impossible maintenant de songer à revenir en France, où mes créanciers ne me laisseraient pas un instant de repos. Que faire dans une situation aussi pénible pour tous les deux, sinon chercher l'oubli de nos peines au milieu des bruits du monde? Pour moi, je refuse toute invitation, je suis de toutes les fêtes, et j'aime à penser que de ton côté tu n'agis pas autrement. Nos pauvres cœurs se briseraient s'ils ne s'étourdisaient point; et si, pour t'engager à te distraire, afin de conserver ta santé, il me fallait insister encore, je te dirais que tu es mère et que tes enfants ont besoin de toi. Chers enfants! que feraient-ils des pauvres ressources échappées à notre désastre, si nous venions l'un et l'autre à leur manquer? Ah! crois-moi! c'est surtout dans leur intérêt que nous devons employer le peu qui nous reste à nous créer des amis, des relations qui pourront leur être utiles un jour. »

Ces conseils n'étaient pas de nature à être méprisés par madame Arnaud; aussi, ayant à choisir entre le paiement de son loyer et l'achat d'une robe nouvelle, n'hésita-t-elle pas un instant à prendre ce dernier parti.

Par un malencontreux hasard, son propriétaire entra dans le magasin de nouveautés au moment même où le commis pliait l'étoffe précieuse et en recevait le prix. Une scène assez vulgaire faillit avoir lieu immédiatement, mais le créancier se contint et attendit jusqu'au soir pour demander à sa locataire une explication qui, à la vérité, fut très-orageuse. Cécile y faisait allusion dans les ruines de l'église de Saint-Magloire. Cependant, ce que la pauvre enfant redoutait le plus n'arriva point. Quelques pièces d'argenterie, une pendule, des flambeaux, un fauteuil en tapisserie suffirent pour contenter le propriétaire. Le piano fut respecté, et cet instrument devint, dans la rue de l'Horloge, l'ornement principal du salon dépourvu de madame Arnaud.

Il y a quelque chose d'effrayant, pour qui sait obser-

ver et réfléchir, dans la vente du meuble le moins utile, dès que cette vente est provoquée par le besoin. On dirait qu'il existe entre les divers objets rassemblés peu à peu autour de nous, témoins de nos joies et de nos peines, un lien secret, et qu'il suffit d'en écarter un seul pour que celui-ci, par je ne sais quelle attraction, entraîne après soi tous les autres. Madame Arnaud devait l'éprouver, et le dénouement complet arriva d'autant plus vite à son foyer, qu'elle fut atteinte d'une maladie grave à la suite d'un bal. Le mari n'en dinait pas moins bien, à Calcutta, chez de riches Anglais dont il avait fait ses amis, et tandis que, par intérêt pour sa famille, le marin philosophe prenait ainsi ses précautions contre le spleen, pas une pièce d'or ou d'argent envoyée par lui ne venait le rappeler à sa femme et à ses enfants. Ces derniers se trouvèrent bientôt dans une détresse et un isolement douloureux à peindre. Les habitudes du salon, attirés naguère par le plaisir, ne se montraient plus, et la servante, fatiguée de ne pas recevoir de gages depuis quatre ou cinq ans, avait profité de la fièvre de sa maîtresse pour la quitter en se payant par ses mains. Une petite fille de dix à onze ans demeura donc seule, dans cette maison désolée, pour soigner à la fois son jeune frère et sa mère mourante.

Peu de jours après mon retour au collège, ma mère avait emmené ma sœur à Rennes, où elles devaient passer l'hiver chez un vieux parent. Le but principal de ce voyage était d'éloigner l'une de l'autre les deux jeunes amies, et pourtant, si ma mère était restée trois mois de plus à Dinan, si elle avait pu connaître la misère et l'abandon de la famille Arnaud, des considérations de prudence ne l'auraient pas empêchée d'accourir chez la malade pour lui apporter secours et consolations.

La musique et les applaudissements du salon, les leçons de toutes sortes dans le meilleur pensionnat de la ville, les jeux dans le grand jardin avaient fait place aux occupations les plus pénibles et les plus vulgaires. Il fallait être à la fois cuisinière, femme de chambre, ouvrière, garde-malade, et encore ces fonctions, que lui imposait la nécessité, Cécile avait pris à tâche de les remplir d'un air riant pour ne pas ajouter un chagrin de plus aux chagrins de madame Arnaud. Celle-ci souffrait beaucoup, et malgré son désir de laisser reposer sa fille après des journées si laborieuses, elle était obligée de la réveiller plusieurs fois la nuit, pour lui demander quelque service. De son côté, le petit Félix n'épargnait pas celle qu'il appelait sa sœur-maman, et si le zèle de cette dernière ne s'effrayait point de tant de fatigues au-dessus de ses forces, son visage amaigri, ses joues pâles, ses yeux abattus avertissaient qu'elle y succomberait bientôt.

Après une de ces nuits sans sommeil, et en revenant de la maison du revendeur, d'où, en échange d'un objet cédé à vil prix, elle rapportait de quoi vivre pendant une semaine, Cécile, oppressée et n'en pouvant plus, fut obligée de s'appuyer un moment pour se soutenir, sur la rampe de l'escalier, à quelques marches de sa porte. Elle était là, presque évanouie et le front dans ses mains, lorsqu'une voix d'homme, adoucie par la compassion, lui demanda ce qu'elle avait, et si elle n'était pas souffrante. Cécile rougit beaucoup; elle répondit en balbutiant qu'elle avait peu dormi la nuit précédente, et que, de plus, le panier posé à ses pieds était bien lourd.

« Seriez-vous l'enfant de la dame malade ? continua doucement l'inconnu ; et sur la réponse affirmative : J'ai entendu parler de vous et de votre courage, chez un marchand du quartier. Moi-même, j'habite là-haut, sous le toit, depuis une quinzaine. Pauvre chère petite ! si ma femme ou moi pouvions vous aider en quelque chose, que votre mère dispose de nous. Dites-lui, cependant, qui nous sommes, car peut-être refusera-t-elle de nous recevoir, en apprenant... »

L'obligeant voisin ne put achever : un sifflement aigu sortit de sa poitrine, et, à la suite, une quinte de toux violente qui lui contracta le visage et le fit changer de couleur. Malgré l'expression douloureuse des traits qu'elle avait devant les yeux, Cécile se les rappela tout à coup.

« Est-il possible ! s'écria-t-elle avec étonnement, et moi qui ai tant ri au théâtre quand vous toussiez ! »

— J'ai dû m'étudier à rendre comique la maladie qui me tue, répliqua le comédien, car je n'avais pas d'autre moyen de la faire supporter par les spectateurs. Vous me connaissez maintenant, et vous pouvez offrir à votre mère les services d'un pauvre ménage d'acteurs. »

L'histoire du père Toussart, ainsi qu'on l'appelait, ou de Simonnin, nom qu'il se donnait lui-même sans

y avoir plus de droit, peut se raconter brièvement. Un jeune homme dissipé, indolent, obtint des succès de salon dans la chansonnette comique, et, à la suite de querelles de famille, songe à vivre de son talent en se faisant comédien. Cette résolution désespérée, jointe à un mariage extravagant, avec la fille d'une ouvreuse de loges, achève de lui fermer le cœur de ses parents. Le temps marche, et, avec les années, arrivent les déceptions et les amers repentirs. La maladie survient, amenée peut-être par de coupables excès ; n'importe ! le corps exténué, l'âme en deuil, il faut chanter, il faut danser, afin d'amuser la foule qui, pour siffler son bouffon, n'attend de sa part qu'un instant d'oubli. Oh ! combien de fois, devant des jeunes gens qui rêvaient des succès de théâtre, n'ai-je pas senti s'éveiller en moi une pitié profonde pour les objets de leur envie et de leur admiration ! Sans doute, il n'existe pas d'état qui n'ait sa part de douleurs, mais le comédien, par cela seul qu'il n'est qu'un masque, un écho, un mensonge, qu'il ne peut disposer à son gré de ses impressions, de son sourire et de ses larmes, le comédien me paraît avoir choisi de toutes les professions la plus misérable.

HIPPOLYTE VIOLEAU.

(La suite au prochain numéro.)

VERS A UN PETIT ENFANT

O pauvre petit être,
Qui dans le cœur fais naître
L'amour et la pitié !
O créature frêle,
Ange qui n'as plus d'aile
Et pas encor de pied !

Petite tête aimée,
Petit corps de pygmée
Mesurable au compas,
Petite voix chérie,
Qui gazouille, qui crie
Et qui ne parle pas !

Vois, le temps nous emporte !...
Quand la main sera forte,
Mes bras seront tremblants,
Et tes cheveux à peine
Imiteront l'ébène
Que les miens seront blancs.

Mon fils, mon diadème,
Combien, à ton baptême,
J'ai prié pour tes jours !
Combien, à chaque aurore,
Pour toi je prie encore,
Mon enfant, mes amours !

En pleurant je te nomme !...
Mais pour être honnête homme
(Ecoute bien ce vœu)
Le Seigneur t'a fait naître :
Si tu ne dois pas l'être,
Retourne vite à Dieu.

ALCIDE DE BRACHESNE.

LE PROGRÈS MUSICAL.

N° 1.

CONDITIONS ET AVANTAGES DE L'ABONNEMENT.

Moyennant le prix de 16 francs pour Paris, et de 18 francs pour les départements, on reçoit pendant un an le *Progrès Musical*, annexé au *JOURNAL DES DEMOISELLES*.

A l'intérieur de la couverture se trouve un catalogue indiquant les morceaux nouveaux contenus, chaque mois, dans nos collections; chacun de ces morceaux a son prix indiqué.

On en choisit pour la somme de 50 francs, prix marqué, ce qui équivaut à 18 francs, prix réduit, acheté chez les éditeurs.

On a donc, pour 18 francs, d'excellente musique et en plus, c'est-à-dire pour rien, le double *Journal des Demoiselles* et du *Progrès Musical* avec texte, gravures et dessins, etc. (1).

L'espace ne nous permettant pas d'analyser une à une les remarquables compositions contenues dans notre premier catalogue de 1859, nous nous bornerons à citer les titres de celles qui nous paraissent devoir attirer particulièrement l'attention des abonnés. Comme musique de piano on trouvera dans notre recueil : *École de la main gauche pour les jeunes pianistes*, par Ch. Czerny et A. Leduc; *l'Union in-*

(1) Ajouter 1 franc pour recevoir la musique franco dans les départements.

structive, petites études chantantes et concertantes à 4 mains et en deux livres, par Ch. Czerny; *le Délire*, 3^e morceau de salon pour violon, avec accompagnement de piano, par Médinas Ribas, élève de Bériot; — *le Carnaval de Venise*, par E. Moniot; *Une Berceuse*, par H. Werley; *Fleurs d'Italie*, 3 petites fantaisies mignonnes, par A. Delasseurie; plusieurs œuvres plus difficiles que les précédentes, composées par M. Bernhard Ris et dont voici quelques titres : *le Bouet de Marguerite la Belle Batelière*, barcarolle; *Souvenir de Prague*, caprice bohémien, etc.; puis, de jolis morceaux de danse : quadrilles, valse, polkas, tels que : *Souvenir de Nantes*, quadrille brillant; *Souvenir de Boulogne-sur-Mer*, quadrille facile; *Royale Princesse*, valse brillante; *la Petite Bergère*, polka, par A. Delasseurie; *Pensez à moi*, polka-mazurka, par Prost; la *Célèbre polka de Lai-tou*, par H. V. Fiorino; et *le Mayot de Jacqueline*, valse des plus entraînantes sur l'opérette de Paul Blaquières. A ce brillant écriin musical, il faut joindre encore une collection de jolies mélodies avec paroles choisies, parmi lesquelles nous citerons : *Créole et Hirondelle*, *l'Étoile du Matin*, de Ma-sini; *l'Enfant de Savoie* et *les Fleurs de l'air*, de A. Leduc.

Toutes ces œuvres, sorties des maisons Leduc, Paré, PETIT, BONOLDI et CARTEREAU, ne sont qu'un spécimen de ce qui nous reste à produire dans les prochains numéros.

ÉDUCATION MUSICALE

DE L'ORGUE ET DE LA MUSIQUE RELIGIEUSE.

..... Cet orchestre, ces chanteurs, tout ce bruit ne vaut pas un doux prélude modulé sur l'orgue par une savante main.

(Lettre sur sainte Cécile.)

J. DILLON.

Si les gens de goût qui ont traité des matières littéraires ont fait de la convenance du style une des premières qualités de toute bonne composition, pourquoi cette loi est-elle si souvent méconnue dans les arts, où elle n'est pas moins nécessaire? C'est sans doute que, dans les arts comme dans la littérature, il est beaucoup plus facile de tracer les règles que de s'y soumettre, un tel genre de soumission n'étant d'ailleurs jamais possible à la médiocrité. Or, la médiocrité en tous genres est, fort heureusement, le lot du plus grand nombre. Que serait-ce, grand Dieu! si nous n'étions entourés que de génies? — Je ne sais trop parmi les arts quel est celui qui pourrait à plus juste titre récriminer contre le malheur que je signale. Une autre fois, je pourrai peut-être le re-

chercher. Aujourd'hui que l'occasion s'en présente, je veux terminer, s'il se peut, une vieille querelle avec la musique dite religieuse, à qui j'en veux sournoisement, faute par elle d'avoir été toujours d'accord avec mes idées.

D'abord, je commence par établir incontestablement que je professe pour toute symphonie exécutée sous les voûtes romanes ou gothiques un de ces profonds respects qui me tiennent, comme malgré moi, dans une sorte d'éloignement. Autre chose serait sous les voûtes de la renaissance; là se trouve, me semble-t-il, quelque allure dégagée des bonnes règles religieuses avec laquelle ne craignent pas de se compromettre les mesures sautillantes d'une *ouverture de Lodoïska*, ou d'une *Marche des Tartares*. Mais dans ces vastes et vénérables basiliques où le plainchant du moyen âge fit éclater les magnifiques élans de ses *Alleluia* et de ses hymnes; au milieu des pompes triomphales de ses majestueuses processions et de ses *Saluts* solennels, que voulez-vous que je fasse d'ariettes renforcées de doubles croches et d'allegros de carnaval? Encore faudrait-il s'entendre sur la convenance du style avant de s'installer en maîtres

ou en amateurs dans la grande nef d'une église, et, à plus forte raison, dans le sanctuaire.... Et même, tenez, je vous le dis franchement, l'orchestre s'y composait-il des plus illustres notabilités des régions musicales, de ces natures privilégiées qui ont été saluées du nom si beau et si envié de *maestri*, je le prierais franchement d'aller faire de la musique ailleurs; car enfin n'y a-t-il pas dans cette mélodie, qui préoccupe l'oreille, quelque chose qui désenchante de Dieu? Prie-t-on bien dévotement aux accents de ces violons et de ces flûtes? Ce public qui vous environne et vous regarde n'est-il pas là plutôt dans l'attitude d'un parterre que d'une assistance chrétienne? Qu'admire-t-on le plus, des difficultés musicales vaincues ou du mystère adorable du Saint-Sacrement? — Belles fugues sans doute, magnifiques reprises, savantes combinaisons, ravissants solos, ensemble d'un puissant effet.... Mais le cœur des fidèles où est-il? Dans leurs oreilles, hélas! — Convenez qu'alors c'est être assez mal placé....

Or, je dis et je prétends donc que dans une église catholique, dans ce lieu béni, où la sainte majesté de Dieu habite corporellement, où l'adoration doit s'exprimer par le silence grave et méditatif d'une prière intérieure, où rien ne doit ressentir ce monde du dehors que notre âme y abdique pour ne songer qu'aux imposantes pensées de son éternité; dans cette arche où les anges se prosternent avec toute âme recueillie pour prier avec elle et l'élever jusqu'au ciel, s'il vous faut d'autres sons que la voix de l'homme, si la vôtre a besoin de s'aider pour se soutenir plus longtemps à l'honneur de Dieu et de ses saints, il vous faut un orgue, et rien de plus.

Rien de plus?... Je me tromperais peut-être... il faut un organiste : mais l'un et l'autre, c'est tout un.

Qui n'a pas entendu, à Paris, l'orgue de Saint-Sulpice, de Saint-Eustache, de Notre-Dame? Qui n'a voulu goûter, à Saint-Denis, le charme irrésistible d'un excellent instrument joué par un éminent musicien? Aux fêtes majeures surtout, à Pâques, à la Pentecôte, à la Fête-Dieu, à Noël, quand un artiste, qu'anime vraiment la sensibilité religieuse varie en mille ondulations nos thèmes sacrés; quand les grandes pensées de la foi, tour à tour magnifiques et touchantes, s'exhalent par tant de bouches sonores et redisent à pleine voix les mystères de l'Homme-Dieu, qui ne s'est trouvé plus ému, plus recueilli, plus chrétien au fond de son âme? C'est là surtout, c'est de ce réceptacle éloquent que l'harmonie imitative déborde en accents populaires, en une langue musicale comprise de tous. Tantôt la foudre éclate au sommet du Sinaï, le vent impétueux ébranle la maison du cénacle; tantôt c'est l'ode suave des douceurs éucharistiques s'épanchant sur la foule prosternée et réglant la marche des pontifes et des prêtres autour du Dieu dont l'amour triomphe en mourant; ou bien ce sont des chants angéliques répétés en échos lointains par les bergers de la crèche, ou les saintes et délicieuses joies du *Magnificat*, ou l'enthousiasme de l'église universelle élevant jusqu'au plus haut des cieux les ferventes aspirations de son *Hosanna* et de son *Te Deum*. Où voulez-vous que l'homme trouve ici-bas un plus digne accompagnement de sa reconnaissance et de sa prière? Qui l'aidera mieux que l'orgue à traduire devant le roi des anges ce que le cœur peut dire, tout ce que l'âme peut sentir?

Cet instrument est donc tout à l'église; et il devrait rester l'interprète exclusif et privilégié du culte chrétien.

L'abbé AUBEN,

Chanoine du diocèse de Poitiers.

Revue Musicale.

Un des plus féconds de nos romanciers modernes possède un cachet sur lequel est gravée cette devise : « Oh ! que c'est long demain ! » Oui, demain est long à venir au gré de la jeunesse impatiente, incrédule. Demain, c'est le bal, le concert, le cadeau, le plaisir attendu depuis longtemps, demain c'est la fleur épanouie, le rayon de soleil, l'espérance réalisée. Que d'illusions charmantes, que de chimères aimables enveloppent et poétisent ce mot magique : Demain !

Alors, à ce mot seul qui transporte et pénètre,
Sous le ciel étoilé qui luit à la fenêtre,
On croit à l'espérance, au repos, au bonheur,
Le cœur se fond en joie, en amour, en prière,
On sent venir les pleurs au bord de sa paupière,
Et l'on se dit tout bas : soyez béni, Seigneur.

Ce romancier avait vingt ans lorsqu'il fit graver son cachet; Victor Hugo regrettait ses jeunes années lorsqu'il composa ces vers. Tous deux avaient compris les grâces naïves et les enchantements de ce temps heureux que Milton appelait le paradis de l'âge. Et craint-on de s'embarquer sur l'océan de la vie quand on a devant soi le flot pur, la brise fraîche et l'horizon immense? Heureuse, heureuse jeunesse ! que vous importe le passé? N'avez-vous pas l'ave-

nir ? que vous importe hier ? n'avez-vous pas demain ? Les jours s'écoulent sans apporter une ride à votre front, une amertume à votre cœur, une déception à votre vie. Vous sortez aujourd'hui, 31 décembre, du petit salon tiède où vous conjurez, dans un fauteuil élégamment ouaté, les neiges et les tempêtes de l'hiver. Quel bruit, quel mouvement, quelles richesses dans la grande ville ! les équipages se croisent, les magasins sont inondés d'acheteurs, les trésors de l'industrie s'amoncellent de tous côtés, et vous vous dites avec un petit sourire de triomphe : Demain, demain, demain ! Voyons, que vous apportera-t-il ce demain tant désiré ? quelles fantaisies charmantes avez-vous vu passer dans vos rêves ? Je ne parle pas des pyramides de bonbons qui vont s'entasser sur les étagères de vos boudoirs, chères petites friandises ; sans méconnaître l'attrait gastronomique de ces présents traditionnels, vous en attendez de moins éphémères sans doute. Confiez-moi ces graves ambitions qui préoccupent votre esprit. Les étoffes splendides, les ravissantes broderies, les bijoux de prix, les beaux livres, voici, certes, ce qui tournoie incessamment dans le brouillard de vos songes. Tout cela, c'est fort bien, mais il y a encore quelque chose ; si vous lisez, par hasard, chez une amie, en passant, ce petit bout d'article rédigé la veille du grand jour, n'oubliez pas de remarquer que le *Progrès Musical*,

annexé au *Journal des Demoiselles*, est une collection utile, instructive et amusante à la fois, dont vous recevrez chaque mois un exemplaire, pendant une année, si vous avez l'heureuse chance de rencontrer sur votre chemin un généreux donneur d'étrennes qui vous fasse l'hommage d'un abonnement. Allons, soyez indulgentes, ne me raillez pas sans pitié, oiseaux jaseurs dont j'entends d'ici les notes moqueuses; souvenez-vous que la musique est un des plus grands charmes de la vie intime, et que tout ce qui tend à son enseignement mérite l'attention des natures intelligentes; et, suivez mon conseil, pour votre plaisir comme pour *ma gloire*, et nous serons tous contents.

Il y a si longtemps que j'entends parler de Mercadante, j'ai savouré si souvent avec ivresse le charme de ses belles et grandioses compositions, que je le croyais ou mort, ou si vieux qu'il n'en valait guère davantage. En effet, le nom de Mercadante est aussi familier à nos oreilles que celui de Palestrina, de Beethoven et de Meyerbeer; et cependant, de ce maître illustre on ne connaissait en France que le *Bravo*, la *Vestale* et *I Briganti*, qui obtint trois représentations, au temps trois fois heureux où Rossini était le directeur de notre scène italienne. Les partitions s'exécutaient dans les salons de l'éditeur Pacini, dans les concerts et dans le monde, mais le prestige du théâtre manquait, les chœurs étaient insuffisants et l'orchestre incomplet. M. Calzado a eu l'heureuse idée d'initier le public parisien à l'un de ces chefs-d'œuvre si longtemps et si chaleureusement applaudis sous le ciel de l'Italie.

Il *Giuramento*, drame lyrique en quatre actes, poème de Gaetano Rossi, musique de Mercadante, a été représenté, le 22 novembre dernier, au théâtre Impérial Italien. Le sujet du libretto n'est autre que celui d'*Angelo*, tyran de Padoue. Quelle belle, simple et grande musique! Là, point de ces mélodies heurtées, point de ces effets de mauvais goût, point de ces tempêtes de notes qui entrent dans les éléments dramatiques du jour. Des chants calmes, empreints du sentiment de la situation, une instrumentation magistrale, des harmonies sonores sans fracas, des mélodies élégantes jusque dans leur gravité, telles sont les qualités du maestro italien, aujourd'hui directeur du Conservatoire de Naples. Il faudrait en trop dire si nous devions énumérer, scène par scène, le mérite de cette

œuvre admirable. La cavatine de Manfred, le chœur des femmes, *Era stella del matin*; le quintette; un morceau d'une énergie puissante : *Trema cada l'altra Agrigento*; une magnifique prière et un final analogue, chacune de ces compositions détachées demanderait une analyse particulière, ce qui nous forcerait à mettre sous les yeux de nos lectrices, un volume dont la lecture leur semblerait moins attrayante que la représentation. Or, comme en l'honneur de la bienheureuse année 1859, je veux aujourd'hui les traiter en enfants gâtés, je les engage à aller entendre M^{me} Alboni et Penco, ainsi que les frères Graziani dans un des plus beaux opéras qui aient été représentés en France depuis longtemps.

La saison des concerts va commencer, les compositeurs et les artistes vont entrer en lice; dans ce champ clos où il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus, nous allons voir apparaître les chevaliers de la musique armés de toutes pièces et disposés aux plus rudes combats. Parmi eux, nous en connaissons un dont il faut que nous disions quelques mots, afin que le public, fort ennuyé parfois de ces luttes dérisoires, écoute d'une oreille attentive des œuvres vraiment remarquables, exécutées avec un talent de premier ordre. Nous voulons parler de M. Bernhard Rie, jeune pianiste compositeur, jouant du piano comme Thalberg, et marchant, pour la composition, sur les traces de l'immortel Weber, dont il est le plus fervent disciple. Sa manière participe beaucoup de l'école allemande, dont le goût moderne semble prendre à tâche de s'éloigner chaque jour davantage. Une grande simplicité, de la pureté dans le style, des mélodies charmantes, remplacent dans les ouvrages du jeune virtuose ce fracas insupportable de notes dont on abuse tant aujourd'hui. Une grande valse intitulée *Louise de Bade*, et une délicieuse barcarole ayant pour titre : *la Belle Batelière*, sont des morceaux savamment écrits et destinés à de légitimes succès. Une très-remarquable collection des ouvrages de M. Bernhard Rie se trouve chez M. Leduc, éditeur, rue de la Bourse, n° 2. Un concert qui sera donné dans le courant de janvier à la salle Herz fera mieux juger que nos éloges le talent de ce jeune pianiste compositeur.

MARIE LASSAVER.

Economie Domestique

BEEFSTEAKS DE VEAU.

Prenez de la rouelle de veau, coupez-la en forme de beefsteaks, passez-les dans du blanc d'œuf, salé et battu, puis dans de la mie de pain très-fine. Faites frire à la poêle dans du bon beurre, et servez sous une sauce piquante.

GÂTEAU DE NEIGE.

Prenez huit œufs, battez les blancs en neige très-ferme, ajoutez cent grammes de sucre râpé. Faites avec cent autres grammes de sucre un caramel épais, enduisez un moule avec ce caramel, versez-y vos blancs d'œufs et faites cuire au bain-marie. Le gâteau est cuit à point lorsque la paille qu'on y enfonce en sort sèche. Avec les jaunes faites une crème à la vanille, versez-la autour du gâteau.

Enigme Historique.

Né pauvre et vassal, je devins l'ami, le confident et le tuteur des rois; humble moine, je gouvernai l'Etat et le sauvai par ma prudence et ma résolution; je frayai la route de la gloire au vainqueur de Bouvines et à celui de Taillebourg. — Qui suis-je?

Correspondance

PLANCHE DE BRODERIES.

PLANCHE I. N° 1 à 6, Robe de baptême — 7 et 8, Bandes de lingerie — 9, *Belinda* — 10, *Casimira* — 11, petite garniture — 12, T. C. — 13, B. R. — 14, *Diadora* — 15 et 16, Col parisien et manchette — 17, *Georgina* — 18, D. R. — 19, Petit écusson — 20, Écusson avec I. F. — 21 et 22, Toilette en application — 23, A. R. — 24, Quart de mouchoir — 25 et 26, Petit soulier — 27, S. M. — 28, Petit écusson avec V. V. — 29, C. H. R. — 30, Écusson mignon avec F. — 31, Écusson mignon avec S. — 32, Châtelaine — 33, Petite bande de lingerie — 34, Coin de mouchoir — 35 et 36, Col et manchette — 37, Quart de mouchoir — 38, Écusson dudit mouchoir avec E. C. — 39, M. L. — 40, Blague à tabac — 41, Quart de mouchoir — 42, Petit écusson avec B. — 43, Petit écusson avec S. V. B.

PLANCHE DE PATRONS.

44, Nappe d'autel — 45, Violette — 46, L. C. — 47, E. D. — 48, Bande de lingerie — 49, Riche écusson avec O. C. — 50, *Bernardine* — 51, L. C. L. — 52, *Eugénie* — 53, E. D. — 54, Bande de lingerie — 55, Boutonnière — 56, *Louisa* — 57, *Lucy* — 58, Boutonnière — 59, Bande de lingerie — 60, *Camille* — 61, Écusson avec L. C. — 62, F. M. — 63 à 65, Patron de confection — 66 et 67, Patron de fichu *Charlotte Corday* — 68, Bonnet de nuit — 69 et 70, Bonnet *Fanchon* — 71, Dessus de livre — 72, Losange — 73, Liseron — 74, Semelle du petit soulier (n° 25 du côté des broderies) — 75, Tapiserie par signes — 76, Bénitier — 77, E. D.

— Noël, les étrennes, les Rois, des réunions, des fêtes de famille, un mutuel échange de souhaits, de présents; sur tous les visages la joie; sur toutes les lèvres des paroles affectueuses: en faut-il davantage pour faire de cette époque de l'année un temps aimé, désiré bien ardemment, salué par des cris d'allégresse?

— Quel malheur! Florence, d'ajouter une ombre à ce tableau vraiment digne de l'âge d'or, et de changer d'un mot cette époque que ton pinceau rend si désirable, en une heure fatigante, pleine de préoccupations et d'ennuis.

La faute en est aux hommes, qui trouvent moyen de gâter les meilleures choses: un usage existait, aussi ancien qu'un des plus anciens peuples, c'était de célébrer le joyeux avènement d'une nouvelle année. Des palmes, échangées entre les membres d'une famille et les habitants d'une cité, devenaient un symbole de paix, de concorde et aussi de force, car c'était dans le bois de *Strenua*, la personnification de la force chez les Romains, que ces palmes étaient cueillies.

Oubliant l'année passée et son triste cortège de déceptions et de malheurs, tous souriaient à l'avenir, priant les dieux de préserver la terre des funestes présents de Pandore.

Bientôt l'idée vint au peuple-roi d'attacher à ces rameaux de paix des figues, des dattes et du miel, doux emblème d'une douce vie, puis de riches présents: alors commencèrent les préoccupations relatives aux étrennes.

Ce ne fut pas tout, car le jour arriva, jour néfaste! où l'on pensa aux absents: la lettre de bonne année naquit.

— Le voilà donc prononcé, cet horrible mot! voilà l'ombre au tableau, n'est-il pas vrai, Jeanne?

— Et aussi la goutte d'amertume capable d'empoisonner le plus délicieux breuvage. O vous, qui ne comptez pas six printemps, heureux enfants dont les doigts sont purs de l'affreux contact de l'encre, jouissez largement de votre bonheur; dans quelques jours, peut-être, il vous faudra saisir les instruments de votre supplice: vous m'écoutez avec étonnement? ce doit être si amusant, n'est-ce pas, d'écrire sur du papier satiné, avec une plume superfine et de l'encre d'azur?... Ah! quelle erreur est la vôtre! Puissiez-vous ignorer longtemps les tortures que vient d'endurer la triste Jeanne.

— Allons, Jeanne, calme-toi, et parlons raison. Il est convenable, il est nécessaire de resserrer entre parents, entre amis, les liens d'affection que la distance briserait tôt ou tard, et le jour consacré à ce pieux devoir ne doit pas être maudit. Je conviens qu'il n'est pas fort amusant d'écrire sur le même sujet une dizaine de lettres à des personnes que tu connais à peine, que tu ne vois jamais; avec lesquelles, par conséquent, tout sujet de conversation épistolaire est vite épuisé; et comme tu as trop de cœur pour te contenter de banalités, et trop de franchise pour dire ce que tu ne penses ni ne sens, tu fais de vains efforts pour couvrir ta page blanche: *Pour toi Phébus est sourd et Pégase est rétif.*

Que faire ? briser ta plume et te dispenser de ce que je considère comme un devoir ? Non, car ce serait lâche, ce serait cruel peut-être.

Vois-tu ce foyer solitaire où, tristement assis, un vieillard, une pauvre vieille fille, comparent avec amertume le jour présent avec ceux qui ne sont plus, les joies du passé avec les horribles souffrances, seules compagnes de leurs dernières années : inutiles en ce monde, oubliés de tous, ils n'auront même pas en fermant les yeux la consolation suprême d'étendre la main pour bénir...

Mais tout à coup une lettre, celle de Jeanne, par exemple, vient à poindre à l'horizon :

Le soleil a paru, disparaissent nuages !

Le front du vieillard s'éclaircit aussitôt, l'espérance renaît dans son cœur ; il veut vivre encore, vivre assez longtemps pour revoir et bénir la chère enfant qui s'est souvenue de lui, et qui sait lui dire de si douces paroles.

Voyons, Florence, es-tu satisfaite, et aurais-tu mieux parlé ?

— Non vraiment, chère Jeanne, et tu me rends confuse des cruels reproches que je t'adressais tout à l'heure ; comment puis-je réparer ma faute, et en obtenir le pardon ?

— En me racontant une histoire comme je les aime, bien extraordinaire, bien effrayante, une histoire qui me fasse dresser les cheveux sur la tête. Allons, Florence, je t'écoute :

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit...

— Non, mais par une fraîche matinée de printemps ; le joli village de Lipsthall était en liesse, les cloches sonnaient à toute volée ; les jeunes filles, les jeunes gens en habits de fête, allaient conduire chez le bourgmestre, Dorothée, la fille du tisserand : « Vive « Dorothée ! vive Peters ! hurrah ! hurrah ! »

Tout à coup le cortège s'arrête : la fiancée, plus blanche que son voile de lin, paraît sur le seuil de sa demeure ; elle considère la foule avec inquiétude, interroge l'horizon, et deux larmes jaillissent de sa paupière : Peters, son beau fiancé, n'a pas encore paru.

Les cris de joie ont cessé ; les compagnes de Dorothée demeurent seules près d'elle, tandis que les jeunes gens prennent en toute hâte le chemin de la montagne, derrière laquelle se cache la cabane de Peters.

Les plus habiles coureurs gravissent en un instant la pente rapide et glissante qui conduit au sommet : « Peters, Peters ! allons, camarade, le bourgmestre attend, ta jolie fiancée pleure ; Peters où es-tu ? » L'écho seul répond à leur appel.

Descendant éperdus le versant opposé, ils arrivent à la cabane du mineur ; la porte est close ; violemment ébranlée par des poignets vigoureux, elle cède enfin ; mais la cabane est vide : Peters a disparu comme disparaurent, l'an passé, les deux fils d'Ulrich !

Le soleil se couche derrière les bruyères, les heures s'écoulent, puis les jours, puis les mois, puis un demi-siècle tout entier, sans que personne jamais plus entende parler du mineur.

Quant à la triste Dorothée, elle attendit ; elle attendait encore il y a un mois...

— Est-ce que ton récit serait véridique, Florence ?

— Si véridique, que je pourrais te nommer l'ingénieur de qui je la tiens, et qui de ses propres yeux a vu Dorothée et...

— Peters ?

— C'est ce que tu vas savoir. Il y a donc un mois, l'administration d'une mine des Erz-Gebirg, voulant introduire une machine à vapeur pour l'extraction des eaux, fit élargir les sentiers en plusieurs endroits ; pour cela, il fallut enlever un bloc qui, détaché d'une roche voisine, barrait le chemin ; à force de chevaux et de cabestans, on dérangea l'obstacle, et que vit-on dans une espèce de grotte ? Ce qui restait, après cinquante ans, du pauvre Peters : un squelette blanchi, couvert de quelques lambeaux.

— Mais comment put-on constater l'identité ?

— A l'aide d'un anneau que l'on retrouva au doigt du fiancé, et dans l'intérieur duquel étaient gravés les noms de Peters et de Dorothée, et la date du jour qui devait être celui de leur union.

On supposa que le pauvre mineur avait, selon la coutume du pays, placé dans une excavation de rocher connue de lui seul, le petit trésor qu'il destinait à la fille du tisserand, et qu'en venant le chercher, il se vit tout à coup séparé du monde des vivants par un quartier de roche que les pluies d'avril avaient détaché de sa base.

— Et Dorothée, qu'est-elle devenue ?

— Mon ingénieur ne me l'a pas dit.

— Ah ! Florence, la triste histoire ! Ne sais-tu rien de plus récréatif ?

— Si j'ai bonne mémoire, tu m'as demandé, Jeanne, un récit effrayant à faire frissonner et pâlir ! Je me suis empressée de répondre à ton désir, et voilà que maintenant, sans transition aucune, il me faut passer du sévère au plaisant : franchement, mon embarras est extrême, car je ne sais rien de divertissant, si ce n'est la nouvelle institution dont Son Impériale et gracieuse Majesté, Faustin I^{er} vient de doter son île.

Haïti, qui veut imiter en tout son ancienne suzeraine devenue son émule, et qui, comme la France, a des collèges, des universités, des ducs et des princes, a voulu avoir aussi une Académie. Une salle est disposée à cet effet, quarante fauteuils sont préparés pour quarante immortels. Trois mille candidats se présentent : grand embarras ; affreux nœud gordien que Faustin tranche d'un seul mot : Ceux-là seuls qui écriront à la française *citron*, feront partie de l'Académie !

Trente-neuf Haïtiens écrivirent citron par un C, et deux mille neuf cent soixante-un par un S.

Faute d'un point, d'un membre, je veux dire, l'Académie française d'Haïti ne pourrait ouvrir ses séances : quelle déception pour les trente-neuf lettrés ! Cette fois encore, Faustin montra qu'il n'est point de difficultés pour un homme d'esprit couronné : se proposant pour remplir la place vacante, il prit une plume avec lenteur, écrivit plus lentement encore *citron*, et fut unanimement proclamé membre et secrétaire perpétuel de la nouvelle académie.

— A propos d'Académie, sais-tu, Florence, le prodigieux travail que nos quarante viennent de terminer ? Un Dictionnaire en cent volumes, une Biogra-

phie complète de tous les mots de la langue française.

— Commencer, oui; mais terminer, non; car une ingénieuse statistique a calculé que l'année 1869 aurait seule l'inappréciable privilège de voir la lettre Z du Dictionnaire, qui n'en est encore, je crois, qu'au C.

« Qu'importe, après tout? C'est précisément la grandeur de ces œuvres collectives de n'être ni le produit, ni la jouissance exclusive d'une génération, mais de représenter le travail accumulé et la propriété commune de plusieurs âges successifs.

— Ces paroles nous rappellent à nos devoirs: n'avons-nous pas aussi à accomplir une œuvre collective, non plus pour la postérité qui peut attendre, mais pour nos lectrices toujours impatientes de commencer leurs travaux; déployons donc nos planches.

COTÉ DES BRODERIES.

1 à 6, ROBE DE BAPTÊME dite à colonnes. — Cette robe se compose d'une jupe (n° 1) longue de 1 mètre; les 20 centimètres du bas sont couverts par les deux volants n° 4 et 5; le premier volant, le plus bas (n° 4), doit être placé un peu au-dessous de la guirlande de la jupe; de cette guirlande partent des colonnes qui, alternativement grandes et petites, règnent autour de la jupe. Le n° 2 est le devant du corsage; le n° 3, un entre-deux assorti; le n° 6, une petite garniture pouvant servir pour les manches.

Nous avons pu admirer, dans la maison Leclerc, cette magnifique toilette, destinée à un illustre baby.

7 et 8, BANDES POUR PANTALONS, plumetis.

9, *Belinda*, gothique, plumetis.

10, *Casimira*, anglaise, plumetis.

11, PETITE GARNITURE, pour objets de layette ou de trousseau, feston et plumetis.

12, T. C., genre Louis XV, plumetis.

13, B. R., gothique, plumetis.

14, *Diodora*, plumetis.

15 et 16, COL PARISIEN ET MANCHETTE, en toile, nansouk ou mousseline. Le tissu doit être double dans toute la partie couverte de points, et simple dans l'intérieur des motifs. Ce petit genre est charmant pour demi-toilette.

17, *Georgina*, gothique, plumetis.

18, D. R., anglaise, plumetis.

19, Écusson pour mouchoir de petite fille avec B., plumetis.

20, Écusson avec I. F., plumetis.

21 et 22, TOILETTE en application de nansouk sur tulle d'Alençon, bordure avec semé, genre nouveau.

23, A. R., plumetis et point de sable.

24, QUART DE MOUCHOIR rond; les traits indiquent l'ourlet, qui est double et retenu par le dessin; au bord de ce mouchoir, aussi facile que charmant et vite fait, doit être cousue une petite guipure.

25 et 26, PETIT SOULIER à broder au passé avec sou-tache, sur taffetas ou sur cachemire: tu peux également l'exécuter sur piqué au plumetis et au point de chaînette; la semelle est au n° 74, du côté des patrons. — La monture est extrêmement facile: autour de chacune des trois parties, dessus, quartier et semelle, tu couds à cheval un étroit ruban de percale; par un

surjet, tu réunis ensuite ces différentes parties, posant chaque côté du quartier sur la partie du dessus à laquelle touche le n° 25; les deux petites pattes qui forment la partie supérieure du quartier servent d'attaches; c'est te dire d'y coudre une agrafe et une petite rosette.

27, S. M., anglaise, plumetis.

28, PETIT ÉCUSSON avec V. V., plumetis.

29, C. H. R., plumetis.

30, Écusson mignon avec F., plumetis.

31, Écusson mignon avec S., plumetis.

32, CHATELAINE, riche dessin oriental. Le vide-poches indien t'a déjà donné une idée de ce travail; ce n'est plus cette fois sur canevas que tu exécuteras la broderie au passé, mais sur un fond de cachemire de l'Inde, long de 1 m. 20 c. et large de 0 m. 20 c.; la palme se brode aux deux coins, la petite bordure règne tout du long. Je te conseille de broder non en soie, mais en laine cachemire, que tu trouveras chez madame Legras.

33, PETITE GARNITURE pour objet de trousseau ou de layette, plumetis et feston.

34, RICHE COIN DE MOUCHOIR, avec Amélie, genre paysage, plumetis et point d'armes.

35 et 36, TOILETTE à broder sur mousseline double jusqu'à la guirlande de rosettes. Les traits couvrent la partie du col où la mousseline est double; plumetis. Ce col peut également se faire en mousseline simple, les traits sont alors au cordonnet.

37, QUART DE MOUCHOIR avec entre-deux, garniture, plumetis et entre-deux de valencienne.

38, Écusson dudit mouchoir avec E. C., enlacés, plumetis.

39, M. L., petite anglaise, plumetis.

40, BLAGUE A TABAC à soutacher sur cuir ou sur cachemire; les feuilles et les fleurs sont au passé.

41, QUART DE MOUCHOIR ROND. Un point d'échelle réunit, comme tu le vois, le fond du mouchoir à la garniture; cette garniture n'est pas de droit fil comme celle du numéro de décembre: il faut la tailler dans le sens du mouchoir, en procédant de la manière suivante: taille un carré de 50 cent., arrondis les coins et brode tout autour la garniture couverte d'un semé et terminée par un feston; cela fait, coupe la garniture à l'endroit marqué par le point d'échelle; le fond est, de cette manière, séparé de la garniture; enlève 1 centimètre autour de ce fond et brode la guirlande: tu comprends déjà que le fond du mouchoir, étant ainsi diminué, ne sera réuni à la garniture qu'en fronçant celle-ci au coin. L'effet est très-gracieux.

42, PETIT ÉCUSSON avec B. au point de poste et plumetis.

43, PETIT ÉCUSSON avec S. V. B. au point de poste et plumetis.

COTÉ DES PATRONS.

44, NAPPE D'AUTEL, riches bouquets de fleurs variées, lis, bluets, et semé assorti. — Application de nansouk sur tulle.

45, VOILETTE; bordure avec semé, genre nouveau,

application de batiste très-fine sur tulle de Bruxelles.

46, L. C., enlacés, anglaise, plumetis.

47. E. D., gothique légère, plumetis et point de poste.

48, GARNITURE POUR PANTALON, plumetis et feston.

49, RICHE ÉCUSSEON, plumetis et feston, avec O. C. enlacés, genre Louis XV.

50, Bernardine, plumetis.

51, L. C. L., enlacés, plumetis.

42, Eugénie, plumetis.

53, E. D., plumetis.

54, GARNITURE, feston et plumetis.

55, BOUTONNIÈRE de chemise d'homme, plumetis.

56, Louisa, anglaise, plumetis.

57, Lucy, anglaise, plumetis.

58, BOUTONNIÈRE, broderie à la minute et plumetis.

59, GARNITURE pour peignoir, pantalon ou fichu, feston et plumetis.

60, Camille, gothique, plumetis.

61, ÉCUSSEON avec L. C., enlacés, plumetis et feston.

62, F. M., plumetis.

63 à 65, CONFECTION.

63, GARNITURE de la confection.

64, DEVANT, id.

65, MOITIÉ du dos, id.

Ce charmant modèle de madame Gillard, que tu peux exécuter en velours ou en drap velouté, se compose d'une espèce de pèlerine pointue devant et derrière (dos et devant), à laquelle est ajustée la garniture posée à plat; une frange en soie ou en chenille doit cacher la couture et retomber sur la garniture.

Cette garniture est tellement ample, que pour lui trouver une place sur notre planche il a fallu la replier plusieurs fois.

Comme tu aurais peut-être quelque peine à te retrouver au milieu de ces nombreux plis, je vais te donner des explications; pardon pour les nombreuses répétitions qui choqueront ton oreille : la clarté les rend nécessaires :

— Plie d'abord l'étoffe sur la ligne C E, de manière à couvrir la partie comprise entre C D E : c'est la pointe du devant.

— Étends ton étoffe sur la partie comprise entre F G H I J.

— Plie l'étoffe sur la ligne G H, dont une partie est cachée par la tapisserie.

— Recouvre de cette étoffe la partie comprise entre H K L M N.

— Plie l'étoffe sur la ligne K L.

— Et recouvre de cette étoffe la partie comprise entre O P Q R.

— Il ne s'agit plus que d'ajuster la garniture, une fois dépliée, sur le devant et sur le dos de la confection. La lettre S, qui termine la pointe du devant, doit correspondre à la lettre I de la garniture, et la lettre T (pointe du dos) avec la lettre H, qui forme le milieu de la garniture, à peu près.

66, DEVANT d'un FICHU CHARLOTTE-CORDAY.

67, Dos dudit fichu.

Exécuté en mousseline unie ou mouchetée, ce fichu, jeune et gracieux, doit être bordé d'une guipure, d'une valenciennne ou d'une garniture tuyautée.

68, BONNET DE NUIT.

Taille en jaconas deux pointes semblables à celle du n° 68, place-les l'une sur l'autre, et fais pour les réunir une couture sur les côtés A B et B C. — Tu as ainsi une espèce de sac pointu. — Maintenant, couds sur une des deux pointes une petite bande de jaconas indiquée par les lettres D E : c'est une coulisse dans laquelle tu passes un ruban ou un cordon quelconque. — Couds un petit bouton, à la lettre F, place une boutonnière ou une bride à la lettre B, mets la boutonnière sur le bouton : ton bonnet est terminé. La garniture varie selon ta fantaisie, depuis la valenciennne jusqu'à la bande de jaconas festonnée. — Pose deux brides, et dis-moi merci, car jamais bonnet plus simple, plus facile à repasser, à mettre dans une caisse de voyage, n'a coiffé ma petite Jeanne.

69, BONNET FANCHON. Après le bonnet de nuit, vient celui du matin qui, comme le premier, est fort simple d'exécution; ce bonnet est sans couture : — taille sur le n° 69, qui est la moitié du patron; — fais le gros pli indiqué par les deux lignes, et qui est sur le dessus de la tête : le croquis du n° 70 t'en donne une idée; — couds une guipure au bord et pique un nœud de chaque côté.

70, CROQUIS DU BONNET FANCHON.

71, DESSUS DE LIVRE. Je t'ai entendue tant de fois maudire les enveloppes de papier qui se déchirent et se salissent si vite, que je m'empresse de te faire part de cette petite nouveauté, précieuse en son genre.

Le patron n° 71 est destiné à un volume en-seize, tu peux l'agrandir à volonté; — le plus simple est de tailler sur le volume lui-même; l'étoffe (drap, cachemire ou percaline) doit être coupée juste, en haut et en bas; sur les côtés seulement tu la laisses dépasser.

Tu plies l'étoffe sur la ligne B, de manière à ce que l'A de droite se trouve sur l'A de gauche; — en haut et en bas, tu fais un surjet, et tu couds à cheval un ruban étroit ou un lacet de soie qui doit recouvrir tous les bords. — Rien de plus facile que d'entrer d'abord un côté du livre, puis l'autre.

72, LOSANGE. Ce losange, accompagné de plusieurs autres semblables, est destiné à couvrir le fond d'une chaise capitonnée. Les quatre macarons qui entourent le losange indiquent la place des boutons. Le fond de la chaise doit être en soie ou en satin de couleur unie, mais, par exemple, sur ce fond, dont la grandeur et la forme varient selon la chaise à laquelle il est destiné, tu fais indiquer, par ton tapissier, la place des boutons, qui seront plus ou moins rapprochés, selon que le capitonnage sera plus petit ou plus grand. — Entre quatre boutons tu placeras un losange de velours noir, analogue à celui du n° 72, remarquant que la partie couverte de traits est seule en velours. — La fleur de l'intérieur doit être brodée au passé, en soie de couleur, sur le fond même de la chaise. — Les losanges doivent être arrêtés aux quatre coins et retenus tout autour par une étroite soutache, ou de toute autre manière.

Cette chaise est d'une grande élégance et d'une exécution moins longue que la tapisserie. J'ai vu un meuble de boudoir exécuté de la même manière : sur un fond de taffetas blanc à gros grain, des losanges de velours noir, et dans l'intérieur des fleurs variées de toutes les couleurs : c'était d'un délicieux effet.

73, LISERON à broder au passé dans l'intérieur d'un losange.

74, SEMELLE DU PETIT SOULIER. N° 25, du côté des broderies.

75, TAPISSERIE PAR SIGNES. Guirlande de violettes.

Cette guirlande, alternant avec des bandes de velours vert, ferait une très-jolie chaise. — Exécutée sur du canevas fin, elle serait très-convenable pour des cordons de sonnettes, que tu pourrais border à cheval d'un velours noir ou d'une étroite petite ruche.

76, BENITIER RUSTIQUE. Avec fond de velours noir, orné de fleurs en cuir.

77, C. D., enlacés, anglaise, plumetis.

VIOLETTES EN SOIE.

Prends de la ouate, forme-s-en une boule dont la grosseur dépend de celle que tu veux donner à ton bouquet. — Recouvre cette boule de gaze ou de grosse mousseline. — Arrête la mousseline dans le bas, auquel tu adaptes une queue. — Prends de la *faveur* ou tout autre ruban étroit, couleur violette, bien entendu. — Passe une soie d'un côté de ce ruban, de manière à pouvoir le froncer. — Arrête le ruban au milieu de la boule que tu recouvres en faisant tourner ton ruban froncé et en le cousant à mesure sur la mousseline. — Quand la boule entière est recouverte, tu l'entoures de feuilles de violettes.

Tu trouveras chez madame Beaussier la *faveur*, les feuilles et même le bouquet, si le temps te manque pour exécuter tous ceux que tes amies vont certainement te demander.

MODES.

Les corsages ont à tout jamais perdu leurs basques, les quilles leur prestige; quant aux jupes, la mode n'a pas encore dit son dernier mot, et je serais d'autant plus embarrassée, pour trancher la question, que je viens de voir un riche et élégant trousseau qui, sous ce rapport, offre les plus grands contrastes. A côté d'une robe dont l'ampleur ne peut être soutenue que par un jupon de monstrueuse envergure, était une autre robe à pointes, presque plate dans le haut de la jupe, dont les plis tombent à la manière des tuniques antiques et forment derrière une espèce de queue.

Depuis que la rigueur de la saison a rendu les fourrures nécessaires, le règne du capuchon pâlit un peu; sur les burnous en velours, on le remplace par la grande pèlerine de martre zibeline, dite *pèlerine cardinale*. Le manteau très-long, très-ample, et arrondi, en drap velouté, est en ce moment le rival heureux du burnous.

Les robes n'ont généralement qu'une jupe, mais elles sont très-richement ornées sur toutes les coutures; je citerai une robe de chambre en popeline grise; entre chaque lé sont des bandes de velours pensée, et, de chaque côté de ces bandes, des pattes également en velours, retenues par des carrés longs en velours simulant des boucles. Une robe de taffetas rose garnie de la même manière, en velours noir, est d'un très-riche effet.

Quelquefois aussi les lés sont séparés par des bouillonnés, tantôt de la même couleur que la robe, mais d'une nuance plus claire, tantôt d'une couleur différente; robe de taffetas blanc avec bouillonnés bleu de ciel.

Les corsages, pour robe de ville, sont ronds et à boucles; pour toilettes habillées, à deux ou à cinq pointes; mais ces derniers ne sont réussis que par de très-habiles mains.

La manche longue, ample et pointue, dite *magicienne*, est d'un gracieux effet. Pour toilette négligée, la manche à coude, avec manchette plate pareille au col, est adoptée.

Les chapeaux sont décidément beaucoup plus grands que l'année dernière : la passe avance sur le sommet de la tête : plus de fleurs, ni dessus, ni dessous, mais des écharpes plissées, des fançons garnies de dentelles, des plumes de coq, des marabouts, et, pour jeunes filles, des choux, des nœuds et des nœuds.

Les chapeaux blancs sont en vogue : chapeau en velours impérial blanc avec un colibri noir, chapeau de crêpe blanc avec une bande plissée de velours grossier des Alpes, ou rose de Chine, ou vert azoff.

Les capotes piquées sont toujours charmantes pour jeunes filles.

Citons encore un chapeau de velours épinglé mauve; dessous, une torsade de même couleur qui retourne sur la passe, dont elle garnit un côté; de l'autre côté, un marabout; le bout de l'écharpe est garni d'une fine dentelle noire.

Pour soirées, des torsades en velours, semées d'étoiles ou de croissants d'argent; ce dernier genre est très-nouveau.

Pour bals, des guirlandes de fleurs ou de feuillages; jamais les feuilles n'ont offert plus de variété : j'en ai vu chez madame Beaussier, pour laquelle ce genre est une spécialité, de diamantées, qui étincellent de mille feux, de panachées or ou argent, les plus riches du monde; d'autres, moins brillantes, ont aussi leur charme : couvertes d'un duvet doux et fin, elles siègent à merveille. J'ai remarqué dans la même maison une couronne de bluets à étamines d'argent, qui serait ravissante avec une robe de tulle blanc bouillonné; une coiffure de cactus avec feuilles et fruits; une autre de roseaux de velours, couleur naturelle, avec leurs feuilles mélangées de lames émeraude et de branches légères de tamarin; avec cette gracieuse coiffure, digne d'une naïade, je mettrais une robe de crêpe rose à deux jupes, couvertes de Chantilly.

A propos de dentelles, je dois signaler une modification apportée dans la forme des châles : ils ne sont plus pointus, mais oblongs et garnis d'un haut volant; les voilettes sont à petits semés, comme celle que nous donnons sur la planche.

Les sorties de bal sont en cachemire brodé au passé ou soutaché blanc, bleu ou rose, ou en peluche, ou en satin gaufré.

Madame Gillard vient de créer, pour le même usage, une espèce de mante, qui peut s'exécuter en mousseline ou en tissu algérien, et qui offre le double avantage d'être très-seyante et de ne déranger en rien la coiffure.

Quant aux enfants, que de merveilleuses petites toilettes ne fait-on pas pour eux? J'ai vu dans la maison Leclerc une robe de taffetas brodée au passé, une véritable merveille en ce genre; une autre bleu de ciel avec ornement de velours noir, et pour petit garçon une blouse de velours nacrat avec toque ornée de plumes.

La passementerie est aujourd'hui une partie importante de la toilette : on en met partout. On garnit les

jupes avec des aiguillettes, des pompons en taffetas, des choux découpés, et aussi de longues franges en chenille, en jais, en soie tordue.

Une nouvelle passementerie sert à cacher le haut des dentelles, les coutures des robes, les têtes des volants.

Les boucles en acier reviennent à la mode; nous en avons vu de charmantes taillées à facettes, qui brillent comme des diamants; les boutons d'acier, rivières en perles d'acier sont également fort recherchés pour ornements. La sortie de bal, en peluche blanche, avec une rivière d'acier et des glands pareils, est un vêtement d'une élégance parfaite.

Les cravates sont plus que jamais à l'ordre du jour: en taffetas bordé de velours, en velours garni de guipure ou de dentelle. Très-petites et taillées sur le même patron que le col, elles ne gênent en rien, et n'offrent pas, comme leurs sœurs d'ancienne date, le grave inconvénient de chiffonner le col de mousseline.

Pour coiffure du matin, les résilles et surtout la petite écharpe en filet, que toute jeune fille peut confectionner elle-même; elles ont le double avantage de coiffer vite et bien.

CALENDRIER.

Tu déclarais l'année dernière que nous nous étions surpassés et que notre calendrier n'avait pas son pareil: que diras-tu de celui-ci? Tout y est: les saisons avec leurs attributs; des fleurs, des fruits, de blancs moutons, une nature morte, des instruments de musique, de chasse; en un mot, chaque saison est un tableau de genre sur lequel on pourrait écrire plus d'une page: quel malheur de manquer de place!

Quant à la marine, elle mérite bien, n'est-ce pas, de figurer toute seule sur une belle feuille de bristol: découpe-la donc avec soin, et dans l'espace laissé vide place les six premiers mois de l'almanach que nous t'envoyons à part; les autres viendront en leur temps.

Encore un conseil: veux-tu faire à notre calendrier les honneurs d'un cadre digne de lui? Entoure-le d'une guirlande de vignes ou de liserons, exécutée en cuir comme celles dont je t'ai déjà donné les patrons.

EXPLICATION DES GRAVURES DE MODES.

TOILETTES DE BAL.

Première toilette. — Robe de tulle à quatre jupes doubles; la première retenue de chaque côté par un bouquet de roses. Corsage décolleté à deux pointes; draperie plissée retenue sur les épaules par une rose avec son feuillage; manches courtes à doubles bouillons. — Dans les cheveux, couronne de roses avec guirlande légère tombant sur le cou.

Deuxième toilette. — Robes de taffetas à raies transversales, à deux jupes, la première ornée de rubans de taffetas ruché. — Sortie de bal en cachemire garni d'une frange mi-partie rose et blanche; coiffure de marguerites.

TRAVESTISSEMENTS.

Costume Louis XV (rendez-vous de chasse, de Van-Loo).

Costume napolitain.

Costume breton.

Bergère de Watteau.

ÉPHÉMÉRIDES

1^{er} Janvier 1515. — Mort de Louis XII.

Louis XII, petit-fils de Valentine de Milan et de Louis d'Orléans, succéda à son cousin Charles VIII, mort sans postérité, en 1498. Sa jeunesse avait été orageuse; on l'avait vu, sous la régence d'Anne de Beaujeu, à la tête de la révolte des princes confédérés; fait prisonnier à la bataille de Saint-Aubin du Cormier, il avait dû la liberté aux instantes supplications de sa femme, Jeanne de Valois, fille de Louis XI; malheureusement il paya d'ingratitude l'affection dévouée de cette sainte princesse. Elle seule, quand il monta sur le trône, eut à se plaindre de lui. Il la répudia pour épouser Anne de Bretagne; ce mariage amena l'annexion de la Bretagne à la France.

Cette faute ternit le caractère de Louis XII, si aimé du reste, et qui méritait de l'être par sa douceur, son

courage et l'amour sincère qu'il avait pour son peuple. Il porta la guerre en Italie, mais ses armes, d'abord couronnées de succès, faiblirent devant le courage et la politique du pape Jules II, auquel s'étaient joints l'empereur Maximilien et Ferdinand d'Aragon, et ses campagnes, si brillamment commencées, ne procurèrent aucun avantage réel à la France.

Louis XII, après un règne doux et prospère au dedans, mourut à Paris âgé de cinquante-trois ans. Après la mort de sa Bretonne, il avait épousé Marie d'Angleterre fille du roi Henri VII. Il ne laissa pas de postérité, et le trône passa à son cousin, François I^{er}, qui descendait aussi de Louis d'Orléans et de Valentine de Milan.



Mosaïque

LES MUSES.

Elles sont représentées réunies, formant un chœur sacré, avec Apollon à leur tête.

La première d'entre elles, *Calliope*, la poésie épique, est représentée le front ceint d'une couronne d'or, et tenant à la main des tablettes et une couronne de laurier.

Clio, la muse de l'histoire, est couronnée de lauriers et tient à la main une cithare.

Euterpe, qui préside à la musique, est représentée jeune, couronnée de fleurs, et jouant de la flûte.

Thalie, la comédie, a les traits d'une jeune fille, à l'air enjoué, couronnée de lierres et de pampres, chaussée de brodequins, et tenant à la main un masque grotesque.

Melpomène, la tragédie, est richement vêtue et chaussée du cothurne. Elle porte d'une main un sceptre et de l'autre un poignard.

Polymnie, la poésie lyrique, est représentée vêtue de blanc, couronnée de perles et tenant un rouleau.

Terpsichore, muse de la danse, a les traits d'une jeune fille couronnée de fleurs, et tenant une harpe au son de laquelle elle dirige ses pas en cadence.

Erato, préside aux poésies légères, couronnée de myrtes, elle tient une lyre.

Uranie, préside à l'astronomie. Elle est couronnée d'étoiles et tient un globe.

ÉTYMOLOGIES.

Renoncule, de ce qu'elle aime l'eau, comme la raine ou grenouille.

Grenouille, corruption de rainouille.

Rigaudon, de l'air *Ric-din-don*, sur lequel il se dansait.

Tabis, du Thibet, d'où il se tire.

Tiretaine, de Turdetanie, province espagnole où on la tissait.

Vitriol, de ce que ses morceaux ont de la ressemblance avec les vitres.

Monge, *Lemière*, *Carrel*, *Clavier*, *Goupil*, *Bourgoing*, *Jussieu*, *Romieu*, mots devenus noms, qui signifiaient : *moine*, *médecin*, *la flèche*, *le porte-clefs*, *renard*, *Bourguignon*, *juif*, *pèlerin vers Rome*.

Avec de la vertu, de la capacité, et une bonne conduite, on peut être insupportable. Les manières, que l'on néglige comme de petites choses, sont souvent ce qui fait que les hommes décident de vous en bien ou en mal.

LA BRUYERE.

Si nous n'avions point d'orgueil, nous ne nous plaindriions pas de celui des autres.

LA ROCHEFOUCAULD.

RÉBUS

X + A





Journal des Demoiselles
Paris, Boulevard des Italiens, 1.

26^e année Janvier 1859

Deutscherbeq Rue du Casino 10⁶⁴ Porte de Cologne à Bruxelles

N^o 1.

Amsterdam Deutscherbeq Nieuwmarkt Over St. Nicolaas Straat

Ayuntamiento de Madrid



Editeur et Propriétaire, Imp. et chez les Libraires de Paris

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

27^e année Janvier 1859

Ayuntamiento de Madrid

1859

Desterbecq Rue du Cassin 10 8^{me} Arr. de Coligny à Bruxelles

Amsterdam Desterbecq Nicolaeswyk Over S. Nicolaas Straat

